

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT VINGT-DEUXIÈME NUMÉRO

JUIN 1917



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue LaGauchetière Est

1917

PRO

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

NOUS
lis
nous en a
vés du con
donc vu son
Ceux qu
les oeuvres
de tous : a
de l'intérie
pu être visi
les forces l
male qui ne
sans des inc

ASIE

PROGRÈS DU CATHOLICISME
AU JAPON

I

DIOCÈSE DE TOKIO

Lettre de Mgr Rey, archevêque

Nous venons de traverser une dure épreuve. La mobilisation nous a enlevé neuf missionnaires; la mort nous en a ravi un (M. Clément), et la maladie nous a privés du concours de deux autres confrères. Notre mission a donc vu son personnel réduit de près de moitié en un an.

Ceux qui restent ont rivalisé de zèle afin de maintenir les oeuvres existantes. Dieu a visiblement béni le travail de tous : aucun poste n'a été délaissé; seuls, les districts de l'intérieur ont un peu souffert, en ce sens qu'ils n'ont pu être visités aussi souvent que par le passé. Toutefois, les forces humaines ont une limite, et la situation anormale qui nous est faite ne saurait se prolonger longtemps sans des inconvénients très graves. C'est pourquoi nous

attendons avec impatience qu'une paix glorieuse nous rende nos chers absents.

* * *

Malgré nos appréhensions pour l'avenir, nous avons dû songer à organiser un séminaire. Les chrétiens de notre diocèse étant encore des néophytes pour la plupart, le recrutement des élèves était difficile. J'ai donc demandé à Mgr Combaz de vouloir bien nous venir en aide, et le diocèse de Nagasaki nous a fourni huit enfants d'anciens chrétiens. Nous avons aujourd'hui dans notre séminaire 14 élèves pieux et dociles.

Les écoles de Tokio, de Yokohama et de Shizuoka, dirigées par les Marianistes, les Pères Jésuites, les Dames de Saint-Maur, les Dames du Sacré-Coeur et les Soeurs de Saint-Paul de Chartres, continuent à faire connaître et estimer la religion catholique. Nous ne pouvons que leur donner des éloges.

* * *

Tokio, centre principal de nos oeuvres, avec ses six paroisses et ses nombreuses écoles, voit sa population augmenter chaque année: elle dépasse aujourd'hui deux millions d'habitants.

Hélas! le chiffre des catholiques est loin de progresser dans les mêmes proportions, et le nombre des fidèles (5,000 environ) ne donne qu'un chrétien pour 400 habitants. Tel quel cependant, ce nombre n'est pas à dédaigner. Quand une grande fête réunit dans nos modestes églises de 700 à

800 néophytes qui ont
il y a t
C'est
bénédict
à Kanda
des Soeurs
consuma
vrier 191
chapelle
enfin l'é
par la Co
aux conti
de nombr
de bénir
diverses P
casion; ils
Excellenc
bres de l'a
La paro
a été mobi
rection de
pour lui co
cette anné
Tsukiji, en
dernière p
ses 67 ans,
M. Cesselin
à plus de
tients de l

800 néophytes, le coeur des missionnaires, surtout de ceux qui ont vu la pauvre communauté catholique de la capitale il y a trente ans, déborde de reconnaissance envers Dieu.

C'est le sentiment que nous éprouvions tous le jour de la bénédiction de la nouvelle église de Saint-François-Xavier à Kanda. L'église, le presbytère, ainsi que l'établissement des Soeurs, avaient été détruits par le terrible incendie qui consuma tout un quartier de Tokio dans la nuit du 13 février 1913. On rebâtit d'abord une grande salle servant de chapelle provisoire, puis la résidence du missionnaire et enfin l'église proprement dite, grâce à l'indemnité payée par la Compagnie d'assurances, à un subside de la mission, aux contributions généreuses des chrétiens et aux aumônes de nombreux bienfaiteurs. Le 14 mars 1915, j'avais la joie de bénir le nouveau sanctuaire. Plus de 700 chrétiens des diverses paroisses de Tokio se trouvèrent réunis à cette occasion; ils semblaient tout fiers de se voir si nombreux. Son Excellence M. l'ambassadeur de France et plusieurs membres de l'ambassade assistèrent à la cérémonie.

La paroisse d'Asakusa, dont le titulaire, M. Lissarrague, a été mobilisé, continue ses anciennes traditions sous la direction de M. Flaujac, que j'ai dû enlever au séminaire pour lui confier ce poste important. Celle d'Azabu a offert, cette année, 51 baptêmes d'adultes. Celle de la cathédrale, Tsukiji, en a donné 16 et Koishikawa en a fourni 17. Cette dernière paroisse est dirigée par M. Drouart, qui, malgré ses 67 ans, a courageusement accepté de faire l'intérim de M. Cesselin, mobilisé en France, et il va tous les mois, à plus de 300 kilomètres de la capitale, visiter les chrétiens de Ueda et Matsumoto.

* * *

A Yokohama, notre doyen d'âge, M. Pettier, continue à supporter allègrement le poids des ans. Sa longue expérience et l'affection qu'il a su acquérir auprès de la communauté étrangère lui permettent de faire beaucoup de bien autour de lui. Notre doyen d'apostolat, M. Evrard (au Japon depuis 1867), ajoute à l'administration du couvent et de l'école des Dames de Saint-Maur la direction de la paroisse japonaise de Yokohama, laissée vacante par le départ de M. Chabagno, mobilisé.

* * *

M. Mayrand, qui administrait les chrétientés de trois départements, avant la guerre, a reçu par surcroît la direction du district de Kofu, vacant par le départ de M. Caloin, mobilisé. Insensible à la fatigue, il passe en revue régulièrement tous ses postes, aussi fidèlement que par le passé.

M. Cadilhac, qui avait deux vicaires pour l'aider à desservir les stations des trois départements dont il a la direction, est seul aujourd'hui dans son district et continue tranquillement la vie apostolique de missionnaire ambulant, qu'il mène depuis plus de trente ans. " Quand la fin arrivera, je m'arrêterai ", dit-il. Et, en vertu du mouvement acquis, il continue de visiter et d'administrer ses chrétiens, dont il a déjà pu baptiser la troisième génération.

* * *

Devant le surcroît de travail imposé à tous mes collaborateurs et accepté si courageusement par eux, je ne pouvais

res
d'u
che
(Oa
me
" C
gné
fecti
sant
Pl
trou
conse
dus

Le
nous
a mis
lui tr
charg
moi-m
de 400
de Mg
senti à
laire d
bien ve

Telle
sion de

rester tranquille dans mon évêché. J'ai pris la direction d'un petit district, le plus facile de tous, et desservi par le chemin de fer. J'en visite chaque mois les trois postes (Oawara, Kamakura et Yokosuka) aussi régulièrement que me le permettent mes autres fonctions. Cette partie de la " Côte d'azur " de notre mission, dont le poste le plus éloigné n'est qu'à trois heures de la capitale, avait toute l'affection de M. Giraudias, et ces petites chrétientés intéressantes attendent impatiemment son retour.

Plus loin, au pied de la célèbre montagne Fujiyama, se trouve la léproserie de Gotemba. M. Bertrand, qui lui a consacré 25 ans de sa vie, étant tombé gravement malade, je dus m'en charger moi-même.

* * *

Le départ de M. Lemoine, curé de Nagoya (départ auquel nous étions loin de nous attendre, vu son âge : 46 ans), nous a mis dans le plus grand embarras. Il était impossible de lui trouver un successeur parmi les missionnaires, déjà surchargés de travail. D'un autre côté, je ne pouvais visiter moi-même de temps en temps cette chrétienté, située à plus de 400 kilomètres de la capitale. J'ai frappé alors à la porte de Mgr Chatron, évêque d'Osaka, qui, de tout coeur, a consenti à me secourir. Avec sa permission, M. Birraux, titulaire de Tsu, à deux heures de chemin de fer de Nagoya, a bien voulu assumer l'administration de cette paroisse.

* * *

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation de la mission de Tokio pendant la première année de la guerre, situa-

tion à laquelle nous avons pu faire face par un redoublement de travail. Je dois ajouter que nous avons trouvé dans les prêtres des Congrégations religieuses, à Tokio et à Yokohama, d'utiles et dévoués collaborateurs, toujours disposés à nous rendre service en cas de besoin. Que Dieu daigne les en récompenser comme ils le méritent !

II

DIOCÈSE DE NAGASAKI

Lettre de Mgr Combaz, évêque

Au cours de l'année 1915, les fêtes du cinquantième anniversaire de la découverte des anciens chrétiens sont venues couper la monotonie du labeur quotidien. Elles n'ont eu ni la pompe ni l'éclat qu'auraient permis des temps meilleurs. Néanmoins, elles furent bien consolantes.

* * *

Le 16 mars fut une journée d'amende honorable pour les profanations auxquelles, pendant 250 ans, avaient été soumises la croix et les images catholiques. Chaque année, en effet, à des époques déterminées, les chefs de famille étaient obligés de paraître devant les autorités et de fouler aux pieds ces objets du culte catholique. Le 17, la fête proprement dite fut célébrée avec toute la solennité possible; l'affluence était si grande que bon nombre de fidèles, qui vou-

laient c
Le 18
église d
Nagasaki

Malgré
lique d'U
de hearts
vices. Un
a été inau
M. Dro
sation à T
lière mom
Les résu
quent un
vons enreg
païens et 2

M. Salme
de la plus
santé chétiv
Parmi le
trouve une
tir depuis l
elle-même l
raient bapti
ne tarda pa

laient communier, ne purent approcher de la sainte table.

Le 18, eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle église d'Urakami. Mgr Chatron, ancien missionnaire de Nagasaki, assisté de M. Villion, officia pontificalement.

* * *

Malgré les difficultés de l'heure présente, l'Ecole apostolique d'Urakami poursuit paisiblement sa marche, sans trop de heurts. Le nombre des élèves est de 62, y compris 7 novices. Une nouvelle section, celle des instituteurs chrétiens, a été inaugurée.

M. Drouet nous ayant été rendu après un mois de mobilisation à Tientsin, le séminaire a pu reprendre sa vie régulière momentanément interrompue.

Les résultats obtenus pendant le dernier exercice indiquent un fléchissement; mais c'était à prévoir. Nous n'avons enregistré que 409 baptêmes d'adultes, 811 enfants de païens et 2 conversions d'hérétiques.

* * *

M. Salmon, mon cher vicaire général, fait toujours preuve de la plus grande énergie, malgré ses soixante-dix ans et sa santé chétive.

Parmi les onze adultes baptisés par lui cette année, se trouve une jeune métisse, Française, qui désirait se convertir depuis longtemps. Sa mère, sous prétexte qu'elle avait elle-même l'intention de devenir chrétienne, et qu'elles seraient baptisées ensemble, lui faisait opposition. M. Salmon ne tarda pas à comprendre que la mère ne voulait le baptê-

me ni pour sa fille ni pour elle-même. Il instruisit l'enfant qui fut baptisée et admise à la communion.

Quand la mégère apprit ce qui s'était passé, elle entra en fureur : " — Je te ferai rendre l'Eucharistie que tu as mangée, " hurlait-elle en accablant de coups la pauvre Française. — Eh bien ! mère, vous n'avez qu'à m'ouvrir le ventre ! " répliqua doucement la courageuse néophyte.

* * *

" Les difficultés matérielles de la vie forcent la plupart de nos jeunes gens à quitter leurs îles une bonne partie de l'année, m'écrit M. Durand ; mais, en quittant la maison paternelle, ils emportent leur livre de prières et leur catéchisme, qu'ils lisent tous les dimanches. Ils se confessent et communient quand ils ont le bonheur de rencontrer un prêtre. De la sorte, ils arrivent à conserver la foi et restent fidèles aux pratiques religieuses. "

* * *

" Chaque jour à Kuroshima, écrit M. Breton, qui dirige deux districts, le sien et celui de M. Cotrel, mobilisé, on prie pour le missionnaire absent. Souvent on fait dire des messes à son intention.

" Si l'on juge de la ferveur des chrétiens d'après la fréquentation des sacrements, les néophytes de Kuroshima sont des modèles : en effet, si je les écoutais, je devrais passer tout mon temps au confessionnal, et il me serait impossible de visiter mes autres chrétientés. "

Sous
vigoureu
justemer
tèmes d'
pères. Le
guration
monie fu
préfet et

Le P. I
d'Imamun
table, en
patrier po
une coloni
se rencont
A Oyé,
village et t
trop petite
Le P. Fr
M. Bultear
lépreux de
Yatsushiro.
En deho
Omuta, M.
catholiques,
dictins de §

* * *

Sous l'habile direction de M. Pélu, toujours alerte et vigoureux malgré ses 68 ans, le district des îles Goto est justement fier de ses 15,000 chrétiens. Il a fourni 161 baptêmes d'adultes. Les deux écoles de catéchistes sont prospères. Le fait saillant de l'année dans ces îles a été l'inauguration officielle du poste de Fukue (24 juin). La cérémonie fut présidée par le comte Goto, assisté du sous-préfet et entouré des principaux notables de la ville.

* * *

Le P. Honda, toujours zélé instructeur de ses néophytes d'Imamura, a baptisé quelques adultes. Il est bien regrettable, en vérité, que ses chrétiens aient la manie de s'expatrier pour chercher fortune ailleurs. Ils ont fondé toute une colonie au Brésil et, parmi les fidèles de Fusan (Corée), se rencontrent bon nombre d'émigrés d'Imamura.

A Oyé, M. Garnier a eu la joie de baptiser le maire du village et toute sa famille. Pourquoi faut-il que l'église soit trop petite et que les fous y aient établi domicile !

Le P. Fukahori a enregistré 110 baptêmes à Kumamoto. M. Bulteau a construit à ses frais une chapelle pour les lépreux de Biwazaki et M. Lemaire a baptisé 89 adultes à Yatsushiro.

En dehors de son ministère ordinaire à Kurumé et à Omuta, M. Sauret s'occupe de 458 prisonniers de guerre catholiques, parmi lesquels se trouvent deux Frères Bénédictins de Sainte-Odile appartenant à la mission de Séoul.

* * *

M. Boehrer a pris d'assaut la petite ville de Fukuma, située à une trentaine de kilomètres de Fukuoda :

“ L'attaque était décidée depuis longtemps, écrit-il; mais je voulais d'abord parfaire les travaux d'approche, afin de mieux assurer le succès. Les Méthodistes ayant fait leur apparition soudaine dans le pays et menaçant de nous susciter mille obstacles, l'assaut immédiat fut décidé. Mobilisant tout ce que je pus trouver d'orateurs, je partis avec ma petite armée pour Fukuma où nous organisâmes des conférences publiques. L'accueil qui leur fut fait fut des plus encourageants. Depuis lors, chaque lundi, il y a explication de la doctrine. Il serait prématuré de crier victoire; mais la victoire est bien le but que nous nous proposons d'atteindre. Pendant combien de temps faudra-t-il lutter pour l'obtenir? C'est le secret de Dieu. ”

“ Il y a seize ans, quand je suis venu à Kokura, m'écrivit M. F. Bertrand, une chambre de 6 nattes (9 pieds sur 12) me servait de chapelle ; elle était encore trop grande pour les quatre fidèles qui assistaient le dimanche à la messe. Depuis, à plusieurs reprises, j'ai dû l'agrandir et, aujourd'hui, c'est une salle de 36 nattes (18 pieds sur 36). Elle suffit à la rigueur pour les dimanches ordinaires; mais, aux grandes fêtes, quand les fidèles éloignés viennent à Kokura, ils ont beau se serrer la place leur manque... ”

* * *

M. Brenguier raconte la conversion d'une âme arrachée au démon à l'article de la mort :

“ Shig
sur son li
desquelles
donné des
prières pa
“ Ma c
mois, essa
sauver sor
couvrait la
touché par
récitait le
mourant les
mots du Ps
“ Une ni
était appar
bien vite au
chiste de le
“ Quinze
salut, il rec
rables sentin
trois jours et
devenir chré
En l'absen
rien négligé P
phytes de Ka
Le grand ét
le baptême de
au lycée sup

“ Shigematsu, écrit-il, était depuis longtemps immobilisé sur son lit par suite de l'ablation de deux côtes, à la place desquelles restait une plaie suppurant jour et nuit. Abandonné des médecins, il raillait amèrement l'inefficacité des prières païennes qui se faisaient autour de lui.

“ Ma catéchiste, qui lui prodigua ses soins durant deux mois, essaya de l'exhorter au repentir de ses fautes pour sauver son âme. Au début, il se bouchait les oreilles, se couvrait la tête ou lui tournait le dos. Peu à peu cependant, touché par la grâce, il avoua qu'il était soulagé quand on récitait le chapelet à ses côtés. Bientôt on le surprit murmurant les saints noms de Jésus et de Marie et les premiers mots du *Pater*, qu'il avait retenus.

“ Une nuit, il déclara tout à coup qu'une belle dame lui était apparue et l'avait invité à se faire chrétien pour venir bien vite auprès d'elle. Le lendemain, il demanda à la catéchiste de le préparer au baptême.

“ Quinze jours après, instruit des vérités nécessaires au salut, il recevait le sacrement régénérateur avec d'admirables sentiments de foi et de résignation. Il vécut encore trois jours et fit promettre à sa mère et à son frère aîné de devenir chrétiens.”

• • •

En l'absence de M. Cavaignac, mobilisé, M. Martin n'a rien négligé pour conserver leur ferveur première aux néophytes de Kagoshima.

Le grand événement de l'année pour cette chrétienté est le baptême de M. Ono, professeur de hautes mathématiques au lycée supérieur de la ville et ancien collaborateur de

M. Raguet dans la rédaction du *Dictionnaire français-japonais*. Depuis longtemps sa famille était catholique ; mais lui, quoique persuadé de la vérité de notre sainte religion, renvoyait à plus tard la réception du baptême, se bornant à assister régulièrement à la messe. Les jours de fête, à la prière de M. Cavaignac, il voulait bien intéresser les chrétiens par d'aimables causeries, pleines d'enseignements ingénieusement déduits. Bien plus, il aimait à leur expliquer l'Evangile, son livre favori. Il offrait ainsi l'anomalie d'un païen qui enseigne à des chrétiens la voie du salut et qui, pour son compte, ne la suit pas : tel un poteau indicateur, perpétuellement figé sur le bord du chemin. Enfin la grâce a vaincu ses résistances : M. Raguet l'a baptisé sous le nom de Paul. Il sera une colonne de la petite chrétienté de Kagoshima.

A Miyazaki, M. Joly vient de construire, à côté de sa résidence, une vaste église dédiée à saint Joseph. Il y a dépensé toutes les ressources de son âme d'artiste et aussi tout son argent.

• • •

Les îles Oshima sont privées de deux excellents ouvriers apostoliques, MM. Fressenon et Bonnet, que M. Bouige et des Pères japonais remplacent provisoirement.

A Naze et à Chinaze, le P. Nakamura a ramené aux pratiques religieuses un certain nombre de chrétiens oublieux de leurs devoirs. Il soupire après une école supérieure catholique, qui empêcherait les jeunes filles de bonne condition de fréquenter une école établie dans une bonzerie, et où l'on apprend la couture et les arts d'agrément.

M. H
sari, loc
blement
lement I
offrande

En ter
mes confi
péennes e
cessé de n
tinué à P
Marie. S
nombre d

Permette
faits très su
au Japon de
A l'ocasi
faire une ex
présenter au
ment, les oer

M. Halbout surveille la construction d'une église à Kasari, localité qui compte 600 catholiques, et il a été agréablement surpris de voir les néophytes contribuer, non seulement par leur travail, mais encore par leurs généreuses offrandes, à l'érection de l'édifice sacré.

• • •

En terminant ce compte rendu, je tiens à remercier tous mes confrères et toutes les communautés religieuses, européennes et japonaises, du précieux concours qu'ils n'ont cessé de me prêter. L'École de " l'Etoile de la Mer " continue à progresser sous l'habile direction des Frères de Marie. Son bon renom rejaillit sur tout le diocèse. Le nombre des élèves est actuellement de 280.

III

DIOCÈSE D'OSAKA

Lettre de Mgr Chatron, évêque

Permettez-moi de vous raconter tout d'abord plusieurs faits très suggestifs, qui prouvent que les idées se modifient au Japon dans un sens favorable à la religion catholique.

A l'occasion de la visite de l'empereur, la préfecture fit faire une enquête sur les oeuvres de charité à Osaka pour présenter au souverain un rapport à leur sujet. Naturellement, les oeuvres de la mission catholique furent étudiées et

examinées comme les autres. Or, quelques jours après le passage de Sa Majesté, les directeurs de nos orphelinats furent appelés à la préfecture pour recevoir une belle somme d'argent avec des félicitations et des encouragements :

“ Nous savons, leur dit le préfet, tout le bien que l'Eglise catholique fait en silence... C'est sa manière de procéder, et c'est en cela que consiste le véritable dévouement. ”

Quelques mois plus tard, le préfet nous envoyait un nouveau subside, en disant : “ A cause de la guerre, vos ressources doivent être diminuées, et je suis heureux de vous venir en aide pour vous permettre de continuer le bien commencé. ”

• • •

En juillet 1915, il y eut à Osaka un Congrès national des Oeuvres de bienfaisance. Plus de 200 congressistes, venus de toutes les provinces de l'empire, s'y trouvèrent réunis. Comme nous avions reçu nous-mêmes une invitation, les représentants de nos oeuvres se firent un devoir d'assister aux séances.

Les membres de l'assemblée, divisés par groupes, visitèrent les maisons de bienfaisance, vinrent chez nous et parurent enchantés de ce qu'ils virent. Un bonze ne put s'empêcher de dire : “ Si j'avais des enfants, c'est ici que je voudrais les voir élevés. ”

Le directeur de l'orphelinat eut soin de remettre à chacun des visiteurs un lot de tracts, brochures, feuilles et produits de l'imprimerie de notre Sainte-Enfance. Ces livres furent bien accueillis et lus avec intérêt, car plusieurs personnes nous en firent demander, entre autres, le Dr Ogawa,

présiden
fonction
honora d
Dans l
oeuvres d
France i
sous le r
en Franc
bien imm
dévoueme
La confi
de l'intér
oeuvres ca
celles que
des Dames
temba et
la douceur
détails.
Un jour
derniers n
objet d'ho
jeune relig
l'humanité
gner son ex
soulagemen
pauvre moi
différente.
Un autre
l'église que
Les fond
mensité du

président du congrès. Quelques jours plus tard, un haut fonctionnaire, représentant du ministre de l'Intérieur, nous honora de sa visite et se retira très satisfait.

Dans les conférences elles-mêmes, il fut fait mention des oeuvres de la mission catholique avec beaucoup d'éloges. La France fut citée comme la première nation du monde sous le rapport des oeuvres de bienfaisance... " C'est en France, disait l'orateur, qu'on a le secret de faire un bien immense avec peu d'argent, mais avec beaucoup de dévouement. "

La conférence donnée par M. Oita, délégué du ministre de l'intérieur, ne fut qu'un hymne de louanges pour les oeuvres catholiques. Le conférencier passa en revue toutes celles que nous avons établies au Japon. Il parla de l'asile des Dames de Saint-Maur à Tokio, des léproseries de Gotemba et de Biwasaki, de la charité, du dévouement et de la douceur de M. Bertrand, en entrant dans une foule de détails.

Un jour, raconta M. Oïta, j'assistai, à Biwasaki, aux derniers moments d'un de ses infortunés pensionnaires, objet d'horreur pour nos populations. En voyant une jeune religieuse française s'occuper de ce pauvre rebut de l'humanité avec la tendresse qu'apporte une mère à soigner son enfant, humecter ses lèvres, lui procurer tous les soulagements possibles, l'encourager, sans songer que ce pauvre mourant fût pour elle un étranger, de nationalité différente... les larmes me venaient aux yeux.

Un autre jour, me trouvant à Nagasaki, j'allai voir l'église que le P. Fraineau avait commencée à Urakami.

Les fondations sortaient de terre... En voyant l'immensité du plan, je dis au Père :

“ — Quelle belle somme d'argent vous devez avoir pour entreprendre un pareil travail !

“ — Pas du tout, me répondit-il, je n'ai pas d'argent. Au jour le jour, je reçois quelques aumônes de mes chrétiens et de personnes charitables ; mais je ne sais nullement quand le travail s'achèvera. ”

Dix ans, après, étant retourné à Urakami, je trouvai les murs à la moitié de leur hauteur, et le même Père, avec la même ténacité, calme et persévérante, continuait tout doucement son oeuvre.

Voilà ce que, nous autres Japonais, nous ne pouvons pas imiter, quoique nous imitions tout le reste. Cette persévérance est au-dessus de nos forces. Et aujourd'hui, après dix autres années d'un travail constant et opiniâtre, cette église est debout ; vingt ans de persévérance ont élevé la plus belle église catholique du Japon...

J'ai visité beaucoup d'oeuvres de bienfaisance, bouddhistes, protestantes et catholiques ; mais, je dois l'avouer, ce sont ces dernières qui ont surtout attiré mon attention et gagné mon estime.

• • •

Tout cela montre le chemin parcouru en un demi-siècle au Japon. Il y a cinquante ans, c'était la persécution, l'exil, la prison pour les catholiques ; aujourd'hui, les sacrifices des missionnaires portent les fruits ; et, Dieu aidant, ces fruits se multiplient de plus en plus.

• • •

Mgr
accompl
bornero
A Ka
lations.
oeuvres
ont accè
reconnai
sujet de
bon nor
L'associa
Le P. J
mère. Ce
vaillé, co
sion. Son
un bien
bienfait
aux prati
des petits
comme un
triomphe.

M. Vag
jimachi et
Une jeu
un jour :
“ Je vie
à l'Univer
“ — Je

Mgr Chatron donne ensuite un aperçu détaillé des travaux accomplis dans les divers districts de son diocèse. Nous nous bornerons à en citer quelques extraits.

A Kawaguchu, le P. Nagata ne manque pas de consolations. Les dames catholiques qui consacrent leur temps aux oeuvres charitables obtiennent d'heureux résultats. Elles ont accès dans les familles pauvres, qui les accueillent avec reconnaissance et écoutent volontiers leurs exhortations au sujet de la religion. Elles ont réussi de la sorte à baptiser un bon nombre d'adultes et d'enfants en danger de mort. L'association des jeunes gens, elle aussi est florissante.

Le P. Nagata a eu la douleur de perdre sa bonne et sainte mère. Cette pieuse femme a, durant trente-cinq années travaillé, comme catéchiste, dans plusieurs districts de la mission. Son zèle éclairé, sa charité et sa douceur ont produit un bien immense. De nombreuses personnes lui doivent le bienfait de la conversion, de la persévérance, ou du retour aux pratiques religieuses; plus nombreuses encore, les âmes des petits enfants qu'elle a envoyées au ciel. Elle est morte comme une sainte, et ses funérailles ont été comme un vrai triomphe.

* * *

M. Vagner partage son temps et sa sollicitude entre Awajimachi et Nara.

Une jeune institutrice atteinte de la tuberculose lui dit un jour :

“ Je viens de recevoir une lettre de mon frère qui étudie à l'Université de Tokio. Voyez ce qu'il m'écrit :

“ — Je suis protestant; mais le protestantisme n'est pas

“ la bonne religion, qui mène au ciel. Le christianisme ne se trouve que dans la religion catholique. Puisque tu es malade, embrasse cette religion pour sauver ton âme. ”

Notre confrère l'engage, naturellement, à suivre ce conseil. Elle se laissa catéchiser docilement, reçut le baptême, la sainte communion, la confirmation et mourut en prédestinée.

M. Silhol, qui fait l'intérim à Kitano, en l'absence de M. Bousquet, mobilisé, est très édifié par la piété des fidèles. Le chiffre de 300 enfants baptisés à l'article de la mort témoigne du zèle des baptiseuses de ce district.

* * *

M. Villion continue à donner de nombreuses conférences à Haghi et dans les villages voisins.

Son catéchiste est un ancien bonze, qui fut longtemps ardent à nous combattre et chef d'une pagode renommée. Cette particularité donne une autorité toute spéciale à ses paroles. Voici l'exode ordinaire de ses instructions: “ En me voyant prêcher aujourd'hui la religion de Jésus, que vous demander la raison du changement qui s'est opéré en vous demander la raison du changement qui s'est opéré en moi... ” et il expose à son auditoire les motifs de sa conversion, les erreurs et les contradictions des sectes bouddhistes, etc.

* * *

M. Fagé, curé de la paroisse internationale de Kobé, ne néglige rien pour entretenir ses fidèles dans la pratique des

devoirs re
sollicitude.
Saint-Enfa
ducation de
semaine sai
l'Université
la confirma

Le maire
de notre co
demanda qu
eux et il y a
demain, le j
Miyazu avai
missionnaire
patrie pour s
A Wakaya
avec les païe
rent la doct
remédier effi
sante, empêch
“ mais object
missionnaire
de semer le bo

M. Cettour, ti
quelques païen
conduise au bo
“ — Oh! nor
veux aller à 7

devoirs religieux. La jeunesse est l'objet principal de sa sollicitude. L'école de Sainte-Marie, tenue par les Soeurs du Saint-Enfant-Jésus, lui est d'un puissant secours pour l'éducation des jeunes filles européennes. A l'occasion de la semaine sainte, une retraite, prêchée par un Jésuite de l'Université de Tokio, a été bien suivie, et s'est terminée par la confirmation d'un certain nombre d'élèves.

Le maire païen de Miyazu, ayant appris que deux neveux de notre confrère M. Relave avaient été tués à la guerre, demanda qu'un service religieux fût célébré à l'église pour eux et il y assista avec tous les notables de la ville. Le lendemain, le journal, relatant le fait, disait que les gens de Miyazu avaient voulu témoigner par là leur sympathie au missionnaire français qui, depuis 30 ans, avait quitté sa patrie pour se dépenser tout entier au bien des Japonais.

A Wakayama, M. Geley, dans ses nombreuses relations avec les païens, rencontre beaucoup d'individus qui admirent la doctrine catholique et avouent qu'elle seule peut remédier efficacement à la criminalité sans cesse grandissante, empêcher les suicides et les scandales de toute sorte; "mais objectent-ils, elle est trop difficile à pratiquer". Le missionnaire s'efforce de dissiper ces préjugés et il continue de semer le bon grain; ses successeurs moissonneront.

* * *

M. Cettour, titulaire de Yamaguchi, disait un jour devant quelques païens que le catholicisme est le seul chemin qui conduise au bonheur:

"— Oh! non, pas du tout! répliqua un colonel. Quand je veux aller à Tokio, j'ai plusieurs moyens de m'y trans-

porter : le chemin de fer, le bateau, la bicyclette, mes jambes, et j'y arrive. De même, il y a plusieurs religions qui conduisent au ciel ; toutes sont bonnes, si on en observe les préceptes. Que chacun choisisse la sienne, etc... ”

Quelques temps après, le pauvre homme fut terriblement éprouvé. En une semaine, trois de ses quatre enfants furent emportés par la dysenterie. Sa femme en devint folle de douleur. En vain essayait-il de toutes les religions pour la guérir. A la fin, il eut recours à M. Cettour. Notre confrère s'empressa d'aller voir la malheureuse qui le reçut avec plaisir et redevint calme. Elle s'instruit maintenant pour recevoir le baptême.

* * *

Les Frères de Marie vont de succès en succès avec leur Ecole de l'“ Etoile Brillante ” ; ils ont toute les sympathies de la population. Ils ne se bornent pas à donner l'instruction profane à leurs élèves ; ils s'appliquent à leur inculquer de bonne heure les principes moraux et religieux. Les cours de catéchisme et d'histoire sainte, qui ont lieu en dehors des heures de classe, sont fréquentés par plus de 300 enfants.

Les religieuses du Saint-Enfant-Jésus font, elles aussi, un bien immense dans les écoles, orphelinats, ouvroirs et asiles qu'elles dirigent. De plus, elles soignent les malades à domicile et, grâce à leur savoir-faire, elles administrent un bon nombre de baptêmes à l'article de la mort. ”

Vous sav
démembren
A la suit
Hokkaido (
et le Saghal
former la
zèle des Fr
Ces excel
depuis le m
plié régulièr
14 Pères et
quatre nouv
Rouge ou m
Les premi
aux usages (
leurs devanc
tes et bien in
esprit des fid
soit à l'occas
suite des host
tre anglican
neuse contre l
tes accusaient
neur, et un

IV

DIOCÈSE D'HAKODATÉ

Lettre de Mgr Berlioz, évêque

Vous savez que ma mission a subi en 1915 un important démembrement.

A la suite du décret de la Propagande du 12 février, le Hokkaido (moins la presque île d'Oshima), les îles Kouriles et le Saghalien ont été détachés du diocèse d'Hakodaté pour former la préfecture apostolique de Sapporo, confiée au zèle des Franciscains.

Ces excellents religieux ont été nos auxiliaires dévoués depuis le mois de janvier 1907. Leur personnel s'est multiplié régulièrement, chaque année, et il serait aujourd'hui de 14 Pères et de 3 Frères convers, si le bateau qui amenait quatre nouveaux prêtres, n'avait pas été saisi dans la mer Rouge ou mois d'août 1914.

Les premiers arrivés ont donc eu sept ans pour se former aux usages du pays et pour bénéficier de l'expérience de leurs devanciers. Nous leur laissons des chrétientés ferventes et bien instruites, et, pour donner une preuve du bon esprit des fidèles, je dirai qu'aucun deux n'a fait défection, soit à l'occasion du changement de juridiction, soit à la suite des hostilités entre le Japon et l'Allemagne. Un ministre anglican avait pourtant organisé une campagne haineuse contre les nouveaux missionnaires, que lui et ses adeptes accusaient d'espionnage. L'affaire alla jusqu'au gouverneur, et un commencement d'enquête eut lieu. Mais, au

moment où les choses prenaient cette tournure fâcheuse, un chrétien influent de Sapporo, de sa propre initiative, demanda une audience au gouverneur, et plaida si bien la cause des inculpés que, depuis lors, les autorités leur témoignèrent encore plus d'égards qu'auparavant.

* * *

Faire l'éloge de la fidélité des chrétiens du Hokkaido, c'est *a priori* faire celui de leurs pères dans la foi, c'est-à-dire de nos missionnaires, qui les ont si bien formés et qui ont dû ensuite céder leurs postes aux fils de saint François. De part et d'autre, le changement s'est effectué avec une parfaite cordialité, et les Japonais ont pu se convaincre que l'unité catholique n'est pas un vain mot.

M. Lafon, ancien titulaire de Sapporo, a été chargé de Koriyama, chrétienté que lui-même avait fondée, il y a 25 ans, dans le sud de la mission, et dont alors il voulait faire le centre de son district. Pas n'est besoin d'ajouter qu'il fut le bienvenu auprès de ceux qui lui devaient la grâce du baptême.

M. Hutt a quitté, au commencement de mars, la florissante station d'Asahigawa, qu'il avait organisée, et il s'est installé à Kameda, faubourg d'Hakodaté.

* * *

A Kameda sont rattachées les chrétientés de la presqu'île d'Oshima où se trouvent les deux monastères cisterciens : celui de Notre-Dame-du-Phare, à six lieues nord-ouest d'Hakodaté et celui des religieuses de Notre-Dame-des-

Anges à des
fournissent
chargé de l'

M. Cormie
poste (août 18
tes marques
chrétiens et
cail au prix
Hachinohe, v.
tement d'Aon

Malgré le r
cordé la cons
L'une, bien m
de la ville de S
500 chrétiens
d'être suivis c
fussent catéchi
saka, ancien él
travailler dans
mon cher vicai
établie avec les
le cardinal Gott

Parmi les cons
promotion au sa
le P. Irénée Ha
été oronné à S
cinq années d'ét

Anges à deux lieues nord-est de la ville. Ces deux maisons fournissent une précieuse base d'action au missionnaire chargé de l'évangélisation de la province.

M. Cormier, qui administrait Otaru depuis l'origine de ce poste (août 1903), a été, lui aussi, l'objet des plus touchantes marques de sympathie, lorsqu'il a fait ses adieux aux chrétiens et aux catéchumènes qu'il avait amenés au bercail au prix de tant de peines. Sa nouvelle paroisse est Hachinohe, ville principale de la partie orientale du département d'Aomori.

Malgré le malheur des temps, la Providence nous a accordé la consolation de fonder deux résidences en 1915. L'une, bien modeste encore, a été établie à l'extrémité sud de la ville de Sendai. L'autre à Ogawara, où nous comptons 500 chrétiens et catéchumènes. Ils avaient un besoin urgent d'être suivis de près; il importait surtout que les enfants fussent catéchisés au plus tôt. C'est le P. Januarius Hayasaka, ancien élève de la Propagande, qui a été désigné pour travailler dans ce district sous la direction de M. Jacquet, mon cher vicaire général. La résidence d'Ogawara a été établie avec les ressources qu'a daigné nous fournir S. Em. le cardinal Gotti, qui en aura été ainsi le premier fondateur.

• • •

Parmi les consolations de l'année, j'enregistrerai encore la promotion au sacerdoce de notre troisième prêtre japonais, le P. Irénée Hayasaka, frère du titulaire d'Ogawara. Il a été ordonné à Saint-Jean-de-Latran, le 29 mai 1915, après cinq années d'études au collège de la Propagande.

L'attaché naval de l'ambassade du Japon à Rome, fervent catholique, s'est fait un honneur de communier de la main d'un de ses compatriotes, à l'occasion d'une de ses premières messes célébrée à Saint-Pierre. Ailleurs qu'au Japon, ce détail pourrait sembler insignifiant; mais, pour nous, il a bien son intérêt.

Le poste de Fukushima a enfin sa chapelle. Nous devons cette faveur à la générosité d'une dame de New-York, qui a voulu assurer à elle et à sa parenté une participation perpétuelle aux saints sacrifices célébrés dans ce nouveau sanctuaire.


* * *

Par ailleurs rien de saillant à signaler.

Et puis, l'heure n'est pas aux grandes narrations, au milieu des angoisses présentes. La brusque diminution de nos allocations serait plutôt de nature à faire taire nos espérances. Mais si, humainement parlant, notre situation paraît intenable, il nous restera toujours la ressource de nous réfugier dans le sein de la toute-puissance de Notre Père qui est au cieux.

LES

Par le R.
Saint-Fran
du dioc

 N sait e

a anglais
kilomètres car
Mais on ignor
et de cette pop
princes indigè
" rois ".


Que sont de
richesse et de n
les journaux de
Quelques-uns
qu'ils gouverne
mes d'Europe. I
ple, comptent
Mysore, 6 millic

ASIE

LES RAJAHS HINDOUS

ET L'ÉVANGILE

Par le R. P. ROSSILLON, de la Congrégation de
Saint-François de Sales d'Annecy, vicaire-général
du diocèse de Vizagapatam (Hindoustan)

 N sait communément que l'Inde est une vaste colonie anglaise couvrant plus de quatre millions et demi de kilomètres carrés et peuplée de 315 millions d'habitants. Mais on ignore, généralement, que le quart de ce territoire et de cette population se trouve sous l'autorité directe de princes indigènes, ou *rajahs*, terme sanscrit qui signifie " rois ".

I

Que sont donc ces rajahs dont le nom synonyme de richesse et de magnificence, a été mentionné si souvent dans les journaux depuis le commencement de la guerre ?

Quelques-uns sont des souverains très respectables, puisqu'ils gouvernent des pays plus grands que bien des royaumes d'Europe. Les Etats du sultan d'Hydérabad, par exemple, comptent 12 millions de sujets ; ceux du rajah de Mysore, 6 millions ; ceux de Gwoliour, 4 millions, etc.

• • •

Ces monarques ont leur gouvernement propre avec une administration autonome ; ils entretiennent même des troupes — appelées impériales — parce qu'ils doivent les mettre à la disposition de l'Angleterre lorsque la défense de l'Empire le requiert.

Leur autorité n'est limitée que par la présence d'un Résident, chargé de réprimer des abus, et par la tutelle où ils se trouvent pour tout ce qui regarde leurs relations extérieures. Veulent-ils entreprendre un voyage en dehors de leurs Etats, ils doivent en avertir le pouvoir central ; ont-ils une difficulté avec un voisin, elle ne peut s'arranger que par la même filière.

Cependant, la majorité des rajahs hindous — on en compte plus de sept cents ! — ne sont, en somme, que de gros propriétaires terriens, se contentant d'administrer les revenus de leurs domaines et d'en jouir à la mode asiatique, après avoir payé une redevance annuelle au gouvernement impérial. Mais ils aiment à parader comme de vrais rois et à s'entourer d'une certaine pompe orientale.

• • •

Jusqu'au siècle dernier, ces petits souverains avaient assez mauvaise réputation. Leur vie se passait dans l'oisiveté, la paresse, l'ignorance et la débauche. Leur administration n'était qu'incurie et corruption. Ils dissipaient follement leurs revenus à maintenir un luxe devenu un lieu commun exploité à satiété par les voyageurs et les romanciers dans leurs récits.

Durant
point, un g
tenant plus
nus d'une n
vent ce pro
gouvernem
rajahs. Dan
cent de les
remplir plus
Les rajahs
lente figure.
Ceux de E
de Gwalior,
passent pour
leurs sujets e
dont l'Inde a
Mysore vienn
obligatoire et
encore été pri

Au point de
sont devenu le
tannique dans
Le fait s'expl
Ce que veule
la possession tr
tions leur ont d
jamais annexer

Durant le dernier demi-siècle, il s'est produit, sur ce point, un grand changement. Les princes indous ont maintenant plus de dignité personnelle et dépensent leurs revenus d'une manière plus sage, plus noble, plus utile. Ils doivent ce progrès moral aux collèges spéciaux fondés par le gouvernement Britannique pour l'éducation des fils de rajahs. Dans ces établissements, des maîtres choisis s'efforcent de les préparer aux fonctions qu'ils seront appelés à remplir plus tard.

Les rajahs de la nouvelle école font, actuellement, excellent figure.

Ceux de Baroda, de Mysore, de Bikanir, de Kapurthala, de Gwalior, de Cooch-Bihar, beaucoup d'autres encore, passent pour des princes éclairés, s'occupent du bien de leurs sujets et s'efforcent d'introduire des réformes sociales dont l'Inde a le plus grand besoin. Ceux de Baroda et de Mysore viennent même de rendre l'éducation élémentaire obligatoire et gratuite dans leurs Etats, mesure qui n'avait encore été prise nulle part dans l'Inde.

II

Au point de vue politique — chose curieuse — les rajahs sont devenu le soutien le plus ferme de la domination britannique dans l'Inde.

Le fait s'explique très bien cependant.

Ce que veulent avant tout ces monarques indigènes, c'est la possession tranquille de leurs Etats, que tant de révolutions leur ont disputés. Or, l'Angleterre s'est engagée à ne jamais annexer un des royaumes existants.

Quand un de ces fondateurs meurt sans laisser de fils, elle veille à ce que ses Etats passent à l'héritier le plus proche. Si celui-ci est mineur, — ce qui arrive très souvent par suite de la mort fréquemment précoce des princes asiatiques — le gouvernement impérial nomme un résident pour les administrer jusqu'à la majorité de l'héritier. On les lui remet alors libérés de toute dette, et souvent enrichis d'une encaisse de plusieurs millions.

C'est ainsi que l'Angleterre protège les Etats des rajahs non seulement contre toute ingérence extérieure, mais encore contre leur propre incurie.

Quelle autre chose pourraient-ils désirer ? Le *modus vivendi* actuel n'est-il pas pour eux, sinon l'idéal, du moins le meilleur qu'ils puissent raisonnablement ambitionner.

* * *

Au point de vue religieux, l'influence des rajahs est très grande.

Ils sont les gardiens-nés de l'organisme social hindou, tel que l'ont transmis les ancêtres, et de l'orthodoxie. Dans leurs palais, tout se passe encore selon les prescriptions des livres sacrés et les brahmes gardent un très réel pouvoir.

Même les princes qui ne croient plus à l'efficacité des cérémonies et pratiques rituelles, s'y soumettent scrupuleusement dans toutes les circonstances de la vie.

J'en connais un justement considéré comme très éclairé, très intelligent, et qui, à son retour d'un voyage en Europe, s'est soumis à la purification requise en pareil cas pour pouvoir rentrer dans sa ville royale.

Tou
pour
Occid

Les
revenu
d'une
mes. C
siècle
mais je
On n
avoir é
simple

Il y a
autour
de Jeyp
Les bi
cement
être agre
honorait
taines de
le grand
paraître
dix heure
de grands
murmure
rentra pr

Tous les autres font de même, en semblable occurrence, pour se laver des souillures contractées en compagnie des Occidentaux !

* * *

Les rites de Travancore voulaient autrefois que le rajah revenant d'un voyage à l'étranger, passât à travers le corps d'une vache en or, laquelle devenait la propriété des brahmes. Cette coûteuse cérémonie était encore en vigueur au siècle dernier. Est-elle périmée maintenant ? Peut-être mais je l'ignore ; je ne sais s'ils le font encore.

On m'a assuré qu'un rajah se serait lavé la main après avoir échangé un *shake-hand* avec S. M. Georges V, alors simple prince de Galles.

* * *

Il y a quatre ou cinq ans, les journaux firent grand bruit autour d'un incident survenu au mariage du fils du rajah de Jeypore.

Les brahmes avaient fixé à huit heures au soir le commencement des cérémonies. Le lieutenant-gouverneur, désirant être agréable au père de la mariée, le rajah de Balrampur, honorait la fête de sa présence, au moment précis, les centaines de nobles invités allaient défiler en procession, lorsque le grand prêtre déclara qu'une mauvaise étoile venait d'apparaître au firmament. A tout prix il fallait attendre jusqu'à dix heures l'apparition d'une étoile favorable, sous peine de grands malheurs. La foule des Hindous se scumit sans murmure à cette injonction ; mais le lieutenant-gouverneur rentra précipitamment chez lui, au scandale de ses hôtes.

III

Ces faits prouvent combien, même dans les hautes classes, l'hindouisme et ses pratiques ont encore de prestige.

C'est ce qui explique en grande partie la vénération dont la masse de la population entoure les rajahs. Ils sont pour elle la tradition. Leurs familles, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, remontent au temps où vivaient les Dieux et où s'accomplit tout ce que racontent les Pournanas. Leur histoire se confond avec l'histoire des héros nationaux dont certains rajahs se disent, soit les descendants, soit les incarnations.

Le rajah de Puri, par exemple, n'est ni plus ni moins que l'incarnation continuée du " Sauveur de l'Univers " Jagger-nath, adoré dans le grand temple de Puri. En cette qualité, il reçoit les hommages de tous les rajahs qui viennent en pèlerinage à ce célèbre sanctuaire.

Pour toutes ces raisons, la masse ignorante considère les rajahs comme des demi-dieux dont personne n'a le droit de critiquer la conduite, quelle qu'elle soit.

Tout cela laisserait le missionnaire assez froid s'il n'en résultait un état d'esprit peu favorable à l'expansion du christianisme.

• • •

Au train dont se font les conversions — une trentaine de mille par an — la conversion totale de l'Inde demandera plus de dix milliers d'années !

Pour que l'évangélisation progresse rapidement, il faudrait, à mon avis, obtenir la conversion de quelques rajahs influents.

Mais
heureux

A ma
moment,
l'un dans
dans le s
saint Fr
peuple, M
descenda
sous le rè
Si je
l'Inde un
influence.

Pourta
à l'influen
petit, ne s
qu'autrefo

Au moi
a même f
jusqu'ici, e
Les Hin
cet acte av
les indiffér
ment guid
approuvé.

Mais ce qui a été dit plus haut montre combien un si heureux événement est peu probable.

• • •

A ma connaissance, le catholicisme ne compte, pour le moment, dans toute la péninsule, que deux petits princes : l'un dans le nord, d'ailleurs dénué de toute influence : l'autre dans le sud, descend du chef Paraver qui, sous l'action de saint François Xavier, reçut le baptême avec tout son peuple, Manuel-Louis-Anatase Motha Corera, vingt-unième descendant direct de Vikrama Pandyan, baptisé à Lisbonne, sous le règne de Jean III de Portugal.

Si je ne me trompe, il y aurait aussi actuellement dans l'Inde un ou deux petits rajahs protestants, également sans influence.

IV

Pourtant, les rajahs ne sont pas restés absolument fermés à l'influence européenne. Quelques-uns s'émancipent petit à petit, ne sont plus aussi esclaves des coutumes hindoues qu'autrefois.

• • •

Au mois de novembre dernier, le rajah de Poudoukottah a même fait ce qu'aucun prince hindou n'avait osé faire jusqu'ici, en épousant une Australienne.

Les Hindous orthodoxes — la grande majorité — ont vu cet acte avec horreur et le lui ont signifié avec ostentation ; les indifférents se sont tus ; seuls, les émancipés, ordinairement guidés par des motifs intéressés, l'ont chaleureusement approuvé.

• • •

Mais, là encore, l'orthodoxie n'a pas perdu tous ses droits : le mariage s'est fait selon le rituel antique.

Au jour fixé pour l'entrée du couple royal à Poudoukottah (23 novembre), les brahmes attendaient les époux aux portes de la ville, pour leur offrir le riz et le safran et leur donner la bénédiction. A la grande joie de l'assistance, la rani blanche prit de la poudre sacrée et s'en marqua elle-même le front.

Après que le premier ministre eut, au moyen d'une étoffe rouge, conjuré les effets du mauvais œil et écarté les influences malignes, on se mit en marche au chant des bayadères.

Le rajah et la rani se rendirent au palais en automobile.

Assis sur le divan royal, ils tinrent leur cour et développèrent le programme du nouveau règne.

• • •

Le soir, une grande procession défila à travers les principales rues de la ville : éléphants, bayadères, musiciens, soldats en armes, notables personnages, haut fonctionnaires et influents dignitaires.

Le rajah, en grande tenue, et la rani, couverte de perles et de diamants, venaient ensuite, dans un landau traîné par quatre chevaux caparaçonnés d'or et d'argent. Détail piquant : la rani rendait le salut en joignant les mains à la manière orientale. Finalement elle subit les purifications d'usage avant de rentrer au palais ! . . .

N'allez
sant mon
kottah n'
300,000 l

Peu im
suivent à
points spé
à ce que l
sément, su

En voy
la compag
chose de cl
l'indice de
pays ?

Je crain
idolâtriqu
à croire qu
prince ind
douisme, l
liés qu'un
les rangs c

Avec qu
princièrè c

* * *

N'allez pas croire maintenant qu'il s'agisse ici d'un puissant monarque, gouvernant un grand royaume. Poudoukottah n'a guère que 2,000 kilomètres carrés de superficie et 300,000 habitants.

Peu importé d'ailleurs. Grands ou petits, tous les rajahs suivent à leur cour le même rituel — sauf pour quelques points spéciaux à certaines castes — et les brahmes veillent à ce que les usages traditionnels soient observés scrupuleusement, surtout en ce qui concerne les mariages.

* * *

En voyant une Australienne — une chrétienne — devenu la compagne d'un rajah, faut-il croire qu'il y ait quelque chose de changé dans la mentalité hindoue ? Ce mariage est-il l'indice de la pénétration chrétienne dans l'aristocratie du pays ?

Je crains bien que non. A en juger par les cérémonies idolâtriques auxquelles a pris part la rani tout porte même à croire qu'elle a dû renoncer à sa religion pour épouser le prince indien. Ce serait donc plutôt un triomphe de l'hindouisme, bien que les Hindous hindonisants soient humiliés qu'un rajah ait choisi une compagne ailleurs que dans les rangs du " peuple saint " par excellence.

V

Avec quel plaisir je me tourne vers une autre famille princière dont je ne livrerai point le nom, mais que le

Christ connaît très bien pour s'être penché plus d'une fois déjà sur quelques-uns de ses membres à l'heure de la mort !

Pendant sa vie, le père fut remarquable par sa conduite régulière et sa charité, chose rare chez les princes orientaux.

A un certain moment on crut même qu'il se convertirait ; mais il en fut empêché par son entourage, ses attaches, la crainte de l'opinion. Longtemps encore, il sera plus difficile à un rajah de se déclarer ouvertement chrétien qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

Sa charité cependant ne pouvait manquer d'être récompensée, et il s'en alla vers Dieu avec le sceau du baptême, qu'au dernier moment lui conféra une main très aimée. Il était chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand.

* * *

Il laissait deux filles, deux princesses accomplies. L'éducation qu'elles avaient reçue, leur avaient inculqué une mentalité chrétienne.

La plus jeune, mariée à un rajah du pays, faisait concevoir les plus belles espérances. La mort la prit très jeune.

Quand le bûcher de bois de sandal consuma ses restes mortels, son âme, baptisée au dernier moment par la même main aimée, s'était déjà, depuis deux jours, envolée vers le ciel, où elle avait retrouvé deux de ses cinq enfants qui n'avaient été déposés dans ses bras que pour passer dans ceux de Dieu !

L'aînée, restée seule, avait fait un brillant mariage dans la féerie des diamants et des perles ; mais l'épreuve ne tarda pas de lui briser, à elle aussi, son bonheur. Pauvre branche

depouillée

père, abri

Dans l'

dans les f

cependant

faisant la

Tout es

elle contir

et de sa cl

mérite en

Tout en

vrais amis

elle ; ils l

Celui qu'e

malgré ell

ler les co

perdus.

Si elle s

si puissant

Oui ! m

insondable

sent vivem

bien vérita

Pourquo

Encore t

insondable.

depouillée de ses fleurs, elle dut rentrer à la maison de son père, abritant son deuil sous le vêtement des veuves.

Dans l'Inde, nulles femmes ne sont plus à plaindre, même dans les familles riches. Elle ne se laissa point abattre cependant. Elle s'efforça de reconstituer sa vie brisée, en se faisant la mère adoptive des enfants éplorés de sa sœur.

Tout en remplissant les devoirs de sa nouvelle vocation, elle continue, avec un soin jaloux, les traditions d'honneur et de sa charité de famille. Le gouvernement a reconnu son mérite en lui conférant plusieurs décorations.

Tout en se réjouissant de ces marques de distinction, ses vrais amis trouvent que ce n'est point encore assez pour elle ; ils lui souhaitent de se rapprocher toujours plus de Celui qu'elle ne méconnaît point, qu'elle cherche même, malgré elle, et qui seul peut refaire les vies brisées, consoler les cœurs affligés, leur rendre les trésors qu'ils ont perdus.

Si elle se convertissait, son exemple serait d'une efficacité si puissante pour le bien !

Oui ! mais l'arrivée des âmes à la foi est un mystère insondable ! Telle âme croit en Dieu, aime le christianisme, sent vivement le néant de ce qui l'entoure, soupire après le bien véritable, et ne se convertit pas ?

Pourquoi ! . . .

Encore une fois, le mystère de la conversion des âmes est insondable.

ASIE

SCÈNES DE LA VIE MONGOLE

Par le R. P. ALBERT BOTTY

Ancien supérieur général de la congrégation belge du Cœur
Immaculé de Marie de Scheut-les-Bruzelles, missionnaire
en Mongolie orientale

(SUITE ET FIN)

II

LAISSONS l'asile des mendiants. Montons à l'hôtel du riche bachelier Kiang. Là aussi, nous allons trouver la bonne souffrance qui sauve.

Mei-Kuei, jeune fille de vingt-deux ans, minée par la tuberculose — très répandue en Mongolie orientale, hélas ! — achève de mourir.

La tendre affection d'un père et d'une mère désolée ne néglige rien pour disputer la pauvre à la mort. Médecins en renom, empiriques, sorciers même, se sont succédé à son chevet ; ils n'ont pu conjurer le mal.

• • •

Un
que le
opère
ses soi
A l
remise
ment à
Lais
" —
ton cor
Ce v
qu'avait
ses gran
" — l
notre bo
Jésus qu
heureuse
Et, lui
elle l'initi
puis elle
tissante à
Mei-Ku
La grâ
inconnue.
paroles de
" — Je
en prenant
" — Oh

Un jour, Mei-Kuei entend parler des cures merveilleuses que la supérieure du dispensaire catholique, Sœur Cécilia, opère journellement. Elle manifeste le désir de recevoir ses soins.

A l'instant, le beau palanquin familial est sorti de la remise et va quérir la religieuse. Celle-ci répond immédiatement à l'appel et constate que le mal est sans remède.

Laissée seule avec la jeune fille, Cécilia lui prend les mains :

“ — Mei-Kuei, ma sœur, lui dit-elle, je ne puis rien pour ton corps ; mais je puis faire beaucoup pour ton âme ”.

Ce verdict, qui ruinait toutes les espérances de guérison qu'avait conservées jusque-là la malade, emplit de larmes ses grands yeux et de sanglots sa poitrine oppressée.

“ — Ne pleure pas ! lui dit avec infiniment de tendresse notre bonne Cécilia, c'est le divin Roi du ciel, le Sauveur Jésus qui m'a amenée près de toi pour te rendre à jamais heureuse dans l'autre vie ! ”

Et, lui montrant le crucifix qu'elle portait sur son corsage, elle l'initie sommairement au mystère de la Rédemption ; puis elle lui parle de Marie, la mère si tendrement compatissante à toutes les douleurs.

Mei-Kuei ne pleurait plus.

La grâce de Dieu inondait son âme d'une béatitude inconnue. Elle buvait avec une joie indicible toutes les paroles de sa consolatrice :

“ — Je reviendrai dans quelques jours ”, lui dit celle-ci, en prenant congé.

“ — Oh ! non. Revenez demain, je vous en supplie ”.

Et, le lendemain, en effet, le palanquin lui ramenait sa " grande sœur ".

Son premier cri en la revoyant fut :

" — O ma grande sœur, je veux être comme toi ! Je veux aller au ciel, auprès de Jésus et de Marie. Plus je prononce ces deux noms, plus je les trouve suaves ".

Les parents de Mei-Kuei — d'irréductibles païens — étaient présents. Grande fut la perplexité de Cécilia. Cette demande formelle et publique du baptême faisait évanouir son projet d'ondoyer Mei-Kuei en secret.

Et celle-ci insistait :

" — Dis-moi : que me faut-il faire pour être chrétienne comme toi ? "

Le pauvre père prit alors la parole :

" — Accédez à la demande de mon enfant, dit-il à la religieuse ; sa mère et moi, ne désirons qu'une seule chose : la savoir heureuse ".

Cécilia profita de cette autorisation inespérée pour préparer Mei-Kuei au saint baptême, qu'elle lui conféra séance tenante.

* * *

Impossible de rendre la joie de la jeune néophyte.

" — Ecoute, disait-elle à son frère païen ; écoute. Quand je ne pourrai plus dire : " Mon Jésus, miséricorde ! Marie, ma bonne mère, je vous aime, tu répéteras ces mots à mon oreille, afin que je les entende jusqu'à mon dernier soupir ! "

Cinq jours après son baptême, elle mourait en prédestinée, les noms de Jésus et de Marie sur les lèvres, sa main dans la main de sa grande sœur qui pleurait de bonheur et de reconnaissance envers Dieu.

Mei
raient
que le
Et c
chinois
Bien
que les
incurat
Celui
ainé, âg
le langa
" Le
coq ; vo
connaiss
sortable
quand M
Persua
le monde
donna sa
du fils V
devaient
Au jou
logues, so
Wang, pe
jusqu'au t
Le cerc
agrandie.
Quand l

* * *

Mei-Kuei était morte baptisée ; mais ses parents demeureraient païens. Ils refusèrent obstinément de consentir à ce que leur fille reçut une sépulture chrétienne.

Et cela nous amène à exposer un curieux détail des mœurs chinoises : “ les fiançailles posthumes ”.

Bien longtemps avant la mort de la jeune fille, depuis que les médecins l'avaient proclamée atteinte d'une phtisie incurable, son père avait été pressenti par un entremetteur.

Celui-ci, agissant au nom d'une famille Wang dont le fils aîné, âgé de dix-sept ans, avait succombé au typhus, tenait le langage suivant :

“ Le jeune Wang, récemment décédé, est de l'année du coq ; votre chère Mei-Kuei est de l'année du dragon. Vous connaissez la famille du défunt. Ce serait un parti très sortable pour votre fille. Consentiriez-vous à les fiancer, quand Mei-Kuei viendra à mourir ? ”

Persuadé, comme, d'ailleurs, tous les Chinois païens, que le monde des âmes est en tout pareil à notre bas monde, il donna sa parole. Mei-Kuei, morte, devenait donc la fiancée du fils Wang, déjà enterré depuis trois mois. Les noces devaient coïncider avec les funérailles de la jeune fille.

Au jour “ faste ”, soigneusement déterminé par les astrologues, son corps fut transporté en grande pompe chez les Wang, pour être ensuite envoyé par les deux familles jusqu'au tumulus où reposait le fiancé.

Le cercueil de celui-ci avait été exhumé et la fosse agrandie.

Quand la funèbre procession parvint au cimetière familial,

les deux bières furent juxtaposées, puis descendues dans la même sépulture, au son des fifres et des bassons, pendant que les pétards faisaient rage.

Le mariage était conclu, et les familles Wang et Kiang dûment apparentées.

Comme celles-ci sont riches, rien ne fut épargné pour offrir aux nouveaux conjoints un " au-delà " aussi confortable que possible.

A côté de la sépulture, on avait élevé de vastes constructions, en grandeur naturelle, avec corps de logis, dépendances, murs de clôture, serviteurs, servantes, mules, chevaux, palanquins, voitures, dragons protecteurs, le tout en papier, monté sur des tiges de sorgho.

Aussitôt le mariage conclu, le feu fut mis aux constructions, pour les expédier au royaume des défunts, pendant que les parents jetaient force papier-monnaie dans les flammes.

Dans la pensée des Chinois, un *autodafé* de ce genre assure aux trépassés des honneurs et des richesses au pays d'outre-tombe.

III

Citons encore la conversion d'une vieille païenne, veuve d'un certain Leang-wan-tch'ang.

Tombée gravement malade, elle eut, une nuit, un songe ! emprisonnée dans une sombre caverne, elle était torturée par de méchants lutins qui prenaient plaisir à lui plonger de longues aiguilles dans tout le corps.

A son réveil, elle ne cessait de gémir :

" —
pas al
Un
mar q
et l'ex
Cho
du cou
Le n
attende
C'éta
ning-sie

Ces I
par le z
sion des
s'étaient
Mais,
contribu
ning-sien
la Sainte
Bon ar
pent des
administr
vont ond
leurs mèr
tantôt des
et qu'ils a
Par la p

“ — Je ne veux pas, criait-elle épouvantée, je ne veux pas aller dans l'affreuse caverne des lutins ”.

Une de nos religieuses, ayant entendu parler du cauchemar qui affolait la pauvre vieille, vint la visiter, la consola et l'exhorta à se faire chrétienne.

Chose curieuse, elle y consentit tout naturellement et, du coup, ses craintes furent dissipées.

Le missionnaire vint lui conférer le saint baptême, qu'elle attendait pour aller au ciel.

C'était une protectrice de plus que la mission de Fengning-sien comptait auprès de Dieu.

IV

Ces prédestinés, mis en possession de l'infinie béatitude par le zèle des missionnaires, ont attiré par leur intercession des grâces de choix sur la mission d'où leurs âmes s'étaient envolées vers le paradis.

Mais, au témoignage du Père Verhaert, ce qui a le plus contribué au développement de la chrétienté de Fengning-sien, ce sont les phalanges angéliques que l'Œuvre de la Sainte-Enfance a envoyées au ciel.

Bon an, mal an, chacune des femmes dévouées qui s'occupent des baptêmes d'enfants païens en danger de mort, en administre plus de 300 ! Ce sont, tantôt des enfants qu'elles vont ondoyer à domicile, tantôt des petits malades que leurs mères apportent au dispensaire pour y être soignés, tantôt des fillettes dont les parents veulent se débarrasser et qu'ils abandonnent à la Sainte-Enfance.

Par la pluie et par la neige, par monts et par vaux, elles

se rendent auprès des enfants malades. Elles distribuent gratuitement des remèdes, rafraîchissent le front des petits moribonds, en prononçant tout bas la formule sacramentelle, et opèrent quelquefois des cures merveilleuses par lesquelles le bon Dieu a voulu consacrer leur réputation et ouvrir toutes les portes.

* * *

Petits anges du bon Dieu, continuez à seconder les ouvriers de l'Évangile dans la sous-préfecture qui vous vit naître !

Obtenez du Sauveur Jésus la fondation d'une résidence centrale de missionnaires, et faites qu'avant peu, Feng-ning-sien soit la plus belle mission de la Mongolie orientale !

III — MADAME MONTAGNE D'ARGENT

Le ménage liou-inn-chan (*Liou* signifie montagne d'argent) n'avait de riche que le nom.

Mari et femme, selon la pittoresque expression du terroir, passaient de "petits jours", demandant au travail de quoi nourrir honnêtement leur famille.

Un beau jour, cédant à l'invitation d'un camarade chrétien, M. Liou se risqua à faire une visite au catéchuménat de Feng-ning-sien.

Il faut croire que sa première impression fut bonne, car il ne se fit pas prier pour y retourner les jours suivants.

Après une semaine, il se décida même à dire au missionnaire : " Je veux être des vôtres, inscrivez-moi au registre des catéchumènes. "

Et l
Que
Une
cieux r

Quan
minatio
religion
les supp
"— C
t'abouch
toute ma
M. Lic
toujours
sur lui le
le pauvre
Plongez
de son cor
"— Ec
avec cette

Compris
que *Mi-fen*
plus de 50
Mi-feng, de
mille vexat.
Il laissa c

Et puis, . . . on ne le revit plus.

Que s'était-il passé ? Quelle mouche l'avait piqué ?

Une mouche ? . . . non pas ; mais une abeille, car le gracieux nom de Mme Liou était *Mi-feng* (abeille).

• • •

Quand, rentré au logis, M. Liou eut fait part de sa détermination à sa chère moitié, *Mi-feng*, qui ne connaissait de la religion catholique que les racontars malveillants semés par les suppôts de satan, devint aussitôt une guêpe furieuse.

“ — Comment ? clamait-elle dans son courroux, tu vas t'aboucher avec cette racaille et m'attirer les reproches de toute ma parenté ! Je ne veux pas, non, à aucun prix ! ”

M. Liou, interdit, voulut s'expliquer ; mais la guêpe, toujours plus irritée, l'enguirlanda si copieusement, appelant sur lui les malédictions de toute la lignée des ancêtres, que le pauvre mari en resta bouche bée.

Plongeant alors son dard acéré au plus profond du cœur de son conjoint, *Mi-feng* lui lança cet ultimatum :

“ — Ecoute, grand nigaud : tu vas rompre définitivement avec cette secte-là, ou je me pends ! As-tu compris ? ”

• • •

Compris ? . . . Oui, le malheureux comprenait parfaitement que *Mi-feng* ne badinait pas, que *Mi-feng* lui avait coûté plus de 50 beaux écus pour être achetée en mariage, que *Mi-feng*, donnant suite à sa menace, l'exposerait à mille et mille vexations.

Il laissa donc chavirer sa conversion, et murmura piteuse-

ment les mots dont s'accrochent toutes les couardises :
" *Mono fa-'zeu ! Pas moyen ! Je n'irai plus chez les chrétiens.*"

Et M. Liou ne reparut plus au catéchuménat.

* * *

Mais, après la passion, la raison.

Mi-Feng, avait de l'esprit et du cœur encore plus.

Quand la bourrasque se fut apaisée, elle se prit à regretter d'avoir été si impétueuse, ou plutôt de l'avoir été à contre-temps.

Maintes fois, son mari lui avait donné des preuves manifestes de sa rectitude de jugement. En cette occurrence, il n'avait pas dû, de gaieté de cœur, agir à la légère et "se jeter dans un filet".

Au fait que savait-elle sur le compte des chrétiens ? Peu de chose, et ce peu de chose n'était qu'une vague rumeur colportée par Dieu sait qui.

Le christianisme était une nouveauté à Feng-ning-sien ?.. Mais, depuis vingt ans, tout est nouveau en Chine, et, si tous les changements survenus ne sont pas des améliorations, encore faut-il convenir que beaucoup sont des progrès... Qui sait s'il n'y a pas du bon dans la religion des hommes d'Occident ?

Et *Mi-feng* voulut savoir.

* * *

Voilà pourquoi, onze jours après la rafale, *Mi-feng*, son dernier poupon sur le bras, se présentait au catéchuménat des femmes.

A p
métique
l'accuei
Une
de leur
prélimi
Toute
d'elles l
un bon
Mi-fe

La leçon
Ce jour
et, tandis
s'applique
frances d
nous faisa
Tout ce
des effusio
" — Av
Assentir
Du reve
présentes e
pières ou q
" — Et v
feng.
" — Oh r
je suis émue

A peine eut-elle soulevé le feutre, qui, l'hiver, ferme hermétiquement la baie de la porte, qu'une gracieuse jeune fille l'accueillit et l'invita à s'asseoir sur le *kang* (sorte de lit).

Une douzaine de femmes du peuple, la plupart entourées de leurs petits enfants, y sirotaient un bol de thé bien chaud, préliminaire des instructions doctrinales.

Toutes saluèrent à l'envi la nouvelle arrivée. Même, l'une d'elles lui passa un coussin, pendant qu'une autre déposait un bonbon sucré dans la main de son poupon effarouché.

Mi-feng, confuse, remerciait de son mieux.

• • •

La leçon commença.

Ce jour-là, la catéchiste déploya l'image du divin Crucifié, et, tandis que le tableau parlait aux yeux de l'assistance, elle s'appliquait à toucher les cœurs, en énumérant les souffrances du Sauveur et les biens infinis auxquels sa mort nous faisait participer.

Tout cela était exposé avec des comparaisons appropriées, des effusions de piété et une ardeur communicative.

“ — Avez-vous bien compris ? fit-elle en terminant.

Assentiment général.

Du revers de leur manche, plusieurs des humbles femmes présentes essuyaient les larmes qui perlaient à leurs paupières ou qui mouillaient leurs joues.

“ — Et vous, Madame ? demanda la catéchiste à *Mi-feng*.

“ — Oh répondit celle-ci, je ne saurais dire à quel point je suis émue de tout ce que je viens d'entendre ! ”

Nouvelle rasade de thé, et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain.

• • •

Un monde nouveau s'était ouvert devant les yeux de *Mi-feng*.

Bientôt le catéchuménat n'eut pas d'auditrice plus empressée, plus fidèle, plus docile, et elle ne tarda pas à se déclarer chrétienne.

“ — Que puis-je encore faire, demanda-t-elle un jour, pour donner à Jésus le plus de bonheur possible ?

“ — Convertir d'autres âmes et ondoyer les petits enfants païens en danger de mort, afin de leur ouvrir le ciel. Rien ne réjouit davantage le Cœur de Jésus. Il aime tant les petits enfants ! ”

• • •

Le zèle de *Mi-feng* avait trouvé son aliment ; il ne devait cesser de grandir.

Encore catéchumène, elle eut la consolation d'ondoyer 70 petits enfants dangereusement malades, Dieu seul sait au prix de combien de démarches !

Elle convertit une jeune femme, minée par la tuberculose, qui expira dans ses bras.

Or, *Mi-feng* n'était encore que catéchumène. Mais, dès que fut révolue son année de probation, elle reçut les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie.

“ Et depuis, m'écrit le sympathique Père Verhaert, directeur du district de Pa-kéou, elle n'a jamais cessé d'être une chrétienne exemplaire et une apôtre dévouée. ”

C'était
Un enf
pour visite
par la cur
dans la co
C'était
sous l'œil

Bien loin
l'appela à l
“ — Quel
tes parents
“ — Mes
Notre vilain
“ — Veux
“ — Oh !
L'enfant
dont l'autel
profita de se
les premiers
Avant de l
“ — Je m'
souriant.
“ — Eh bi
Chau-kéou, n

IV — T'AO-K'I, LE " PETIT ESPIÈGLE "

C'était en 1905.

Un enfant païen de Iang-chou-kéou, venu à Chan-héou pour visiter quelques membres de sa parenté, fut poussé par la curiosité, disons mieux, par son bon ange, à entrer dans la cour de notre résidence.

C'était l'heure où nos écoliers y prenaient leurs ébats, sous l'œil bienveillant du Père Ernest Van Obbergen.

• • •

Bien loin de chasser le petit intrus, le bon supérieur l'appela à lui :

“ — Quel est ton nom ? lui demanda-t-il ; où habitent tes parents ? que font-ils ?

“ — Mes parents sont cultivateurs à Iang-chou-kéou... Notre vilain nom est Toan.

“ — Veux-tu voir la maison du bon Dieu ?

“ — Oh ! oui ”.

L'enfant fut émerveillé en pénétrant dans la chapelle, dont l'autel était orné pour le mois de Marie. Le Père profita de ses bonnes dispositions pour jeter dans son âme les premiers germes de la foi.

Avant de le congédier, il lui demanda son petit nom :

“ — Je m'appelle T'ao-k'i (l'espiègle), dit l'enfant en souriant.

“ — Eh bien ! cher petit T'ao-k'i, quand tu reviendras à Chan-kéou, ne manque pas de frapper à ma porte ; je te

recevrai volontiers, car je voudrais te voir heureux comme tous les enfants que tu as rencontrés dans la cour ! ”

L'enfant le promit.

* * *

Le lendemain, T'ao-k'i quittant Chan-kéou pour retourner à Ian-chou-kéou.

Il n'eut pas plutôt franchi le seuil de la maison paternelle que, donnant libre cours à la joie qui inondait son cœur :

“ — Papa, maman ! s'écria-t-il, oh ! si vous saviez combien j'ai été heureux à Chan-kéou, cette fois-ci ! Le prêtre européen m'a parlé et m'a montré la maison du bon Dieu... ”

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car son père, pris d'une colère furibonde, s'était levé menaçant.

“ — Chien mort que tu es, hurla-t-il, puisque tu frayes avec les diables d'Occident, je te maudis ; va-t-en ! ”

Et comme l'enfant, abasourdi, ne bougeait pas :

“ — Va-t-en ! te dis-je, répéta le père, ou je te casse les reins ! ”

Ce disant, il se baissa pour saisir la palette du foyer.

T'ao-k'i, épouvanté, s'enfuit à toutes jambes.

Plusieurs jours durant, les notables du village durent s'entremettre pour fléchir le vieillard irrité. Il finit par entendre raison. Le petit “ espiègle ” put rentrer sous le toit paternel.

* * *

Quatre ans plus tard, T'ao-k'i atteignait sa seizième année.

C'était l'époque convenue pour ses fiançailles avec mademoiselle Suen.

Depuis
parents d
moitié de
époux.

Rencon
vieu Toan

“ — T'a
Ce sera p

“ — Il
ne lui don
avoir eu
rendrai l'a

Nouvell
courante e

T'ao-k'i

Il était t
nom, oui ;

Chaque f
il poussait

Chaque f
bienveillan
patience, à
au travail e

Dix anné
de T'ao-k'i

Depuis bien des années, cette union était projetée. Les parents de la jeune fille avaient, en 1901, reçu des Toan la moitié de la dot que doivent verser les parents du futur époux.

Rencontrant, un jour, le père de sa bru présomptive, le vieu Toan lui dit :

“ — T'ao-k'i est grand maintenant... A quand les noces?... Ce sera pour l'automne, sans doute ? ”

“ — Il ne peut plus en être question, répondit l'autre. Je ne lui donnerai pas ma fille. Ne l'avez-vous pas maudit pour avoir eu des accointances avec les chrétiens?... Je vous rendrai l'argent. ”

Nouvelle intervention des entremetteurs — c'est chose courante en Chine — et tout finit par s'arranger.

* * *

T'ao-k'i connut les joies de l'hyménée.

Il était toujours païen, n'étant pas émancipé... païen de nom, oui ; mais chrétien de cœur.

Chaque fois qu'il avait l'occasion de passer par Chan-kéou, il poussait toujours une pointe jusqu'à la résidence.

Chaque fois, le missionnaire l'accueillait avec la même bienveillance, écoutait ses doléances, l'exhortait à prendre patience, à prier, à amadouer son père par son application au travail et par ses prévenances respectueuses.

Dix années s'étaient écoulées depuis la première rencontre de T'ao-k'i avec le missionnaire.

Il avait appris le catéchisme et les prières en cachette et était plus décidé que jamais à devenir chrétien.

L'aurore de ce beau jour ne devait plus tarder à luire.

Epuisé par des infirmités précoces, le vieux Toan dut songer à confier à des épaules plus solides que les siennes, la gérance de sa métairie.

Un peu avant les semailles du printemps de 1915. T'ao-k'i fut solennellement établi *tang-kia-de* (maître de maison). C'était l'émancipation.

Il était libre. Son premier soin fut d'en informer le Père Gustave Van Roo, aujourd'hui supérieur du district de Notre-Dame-des-Pins, mais alors administrateur de tout le ressort de Chan-kéou *extra muros*.

Celui-ci l'exhorta à user de beaucoup de tact pour ne pas réveiller les anciennes susceptibilités.

T'ao-k'i manœuvra si bien que, la grâce de Dieu aidant, les préventions de son père tombèrent peu à peu et il put s'afficher catéchumène au grand jour.

* * *

Le 8 janvier 1916, je recevais les lignes suivantes du Père Van Roo :

“ Je viens de baptiser T'ao-k'i, ainsi que son garçonnet, âgé de deux ans. Et savez-vous la belle surprise que l'“ espiègle ” me réservait pour ce jour-là ? la conversion de sa femme et de ses parents, qui viendront au catéchuménat après le nouvel an chinois (3 février). ”

Qu'on m
Durant l
Mongolie, j
non loin de
Un soir,
malade den
Quelques
Prêtres de l
M. Lhern
Il m'appri
de la provin
des mines, a
par des relig
Les bonne
multipliaient
sion de “ leu

Un jour, l'
“ — Monsi
voir recouvre
aucun des m
disposition. N
que nous fais
de notre bon
Le malade s

V — DANS UN HÔPITAL DE BELGIQUE

Qu'on me permette maintenant un souvenir personnel.

Durant l'été de 1912, avant mon deuxième départ pour la Mongolie, je passai quelques semaines dans une famille, non loin de Liège.

Un soir, je reçois un télégramme ainsi libellé : “ *Chinois malade demande missionnaire. Salésiens. Liège* ”.

Quelques heures plus tard, j'arrivais à l'institut des Prêtres de Dom Bosco.

M. Lhermite, salésien, m'attendait.

Il m'apprit qu'un jeune Chinois, nommé *Li*, originaire de la province du Su-tchuen, étudiant de 4^e année à l'école des mines, avait été transporté dans une clinique desservie par des religieuses et dont il était l'aumônier.

Les bonnes Sœurs, constatant les progrès de la maladie, multipliaient prières et pénitences pour obtenir la conversion de “ leur petit païen ”.

• • •

Un jour, l'une d'elles s'enhardit à lui dire :

“ — Monsieur Li, nous ne désirons rien tant que de vous voir recouvrer la santé et, à cet effet, nous ne négligeons aucun des moyens naturels et surnaturels qui sont à notre disposition. Ne voudriez-vous pas vous associer aux prières que nous faisons pour votre guérison et recevoir, pour cela, de notre bon aumônier, les indications nécessaires ? ”

Le malade accueillit de fort bonne grâce cette proposition.

“ — Je regrette vivement, avoua-t-il, d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour donner suite à une sollicitation qui, depuis longtemps me pousse à me faire catholique.

“ Depuis que je suis à Liège, ajouta-t-il, votre religion m'a toujours apparue être la vraie, parce qu'elle suggère d'admirables dévouements. Notre premier professeur de français au cours préparatoire, un ancien missionnaire de Mongolie, le bon P. Steenaeckers nous aimait et nous traitait comme ses enfants. Souvent j'ai admiré l'abnégation de vos prêtres et de vos religieuses, leur charité héroïque. Ici, enfin, moi tout étranger et tout païen que je suis, je reçois des soins vraiment maternels. Oui, mettez-moi en rapport avec M. l'aumônier ou, plutôt, si la chose est possible, avec le Père Steenaeckers, qui habita longtemps la Chine. ”

* * *

Un télégramme, envoyé à Scheut, manda d'urgence le Père Steenaeckers, à Liège.

Hélas ! notre bon confrère était mort depuis trois mois (à Louvain, 6 avril).

Mais les supérieurs de Scheut donnèrent mon adresse, et je fus appelé sur-le-champ.

Cinq minutes d'entretien avec le malade me convainquirent que son cœur était déjà tout converti.

Je n'avais qu'à le préparer au saint baptême : ce fut l'affaire de deux séances.

Comme à un certain moment, je lui disais : “ Il vous faudra renoncer aux superstitions, aux idoles, aux . . . ”, il m'interrompit brusquement.

“ — O
usages dor
des formal
Je le baj
Paul.
Il était a
Comme l
chain, je la
l'heureux n
Mais deu
dans la sua

“ — Oh ! protesta-t-il, je n'y ai jamais ajouté foi. Les usages dont vous parlez n'ont toujours été à mes yeux que des formalités traditionnelles. J'y renonce sans hésiter.

Je le baptisai sur sa couchette et lui imposai le nom de Paul.

Il était au comble de la joie et me remercia avec effusion.

Comme le dénouement fatal ne paraissait pas très prochain, je laissai à M. Lhermite le bonheur de préparer l'heureux néophyte à sa première communion.

Mais deux jours plus tard, Paul Li s'en allait au ciel, dans la suave beauté de son baptême.

AFRIQUE

SCENES DE LA VIE DE MISSION

AU SOUDAN FRANÇAIS

MORIBA ET MALINFA

Récit du R. P. DAUBAN, des Missionnaires d'Afrique
(d'Alger)

Dès leur installation dans le Haut-Niger, les missionnaires d'Alger mirent tous leurs soins à attirer auprès d'eux les enfants du pays. Mais encore peu connus des Bambaras, qui les prenaient pour des musulmans — leurs ennemis séculaires — les Pères n'eurent guère de succès dans leurs premières tentatives. Ils ne se découragèrent point cependant, et, après plusieurs années d'efforts, eurent la joie de voir la sympathie succéder à la méfiance : un certain nombre de parents leur confièrent même quelques-uns de leurs enfants.

C'est l'histoire de deux d'entre eux que je voudrais vous raconter aujourd'hui.

Tous deux
Kati. Le mêm
même âge (t
caractère!
Le premier
timidité quel
visitais son v
extérieur agr
petite taille c
veilleusement
A sa naissa
superstitieux,
Société du fé
C'est sans dou
Moriba, mot qu
Aussi, à douze
Mission, l'avait
et de cette dig
Malinfa était
de Moriba. Mal
instincts de la
nant, il devait s
mâchoire et de
tame) dont ses
Chez lui, le mor
sa gloutonnerie,
au vol dès sa plu
déjà, vendeurs e

I

Tous deux entrèrent le même jour à notre internat de Kati. Le même village les avait vus naître et ils avaient le même âge (treize ans environ). Mais quel contraste dans le caractère!

Le premier, Moriba, aux manières réservées, était d'une timidité quelque peu farouche. Depuis dix-huit mois que je visitais son village, jamais je n'avais pu l'aborder. D'un extérieur agréable, d'une agilité surprenante, et malgré sa petite taille d'une endurance extraordinaire, il était merveilleusement doué.

À sa naissance, les anciens avaient reconnu à un signe superstitieux, paraît-il, qu'il serait un jour chef de la Société du fétiche Komo, protecteur titulaire du village. C'est sans doute pour cette raison qu'il reçut le nom de *Moriba*, mot qui, en langue bambara, signifie : grand-prêtre. Aussi, à douze ans, quelques mois avant son entrée à la Mission, l'avait-on, en grande cérémonie, investi de ce titre et de cette dignité.

Malinfa était, au physique comme au moral, tout l'opposé de Moriba. Mal élevé, indiscipliné, il semblait n'obéir qu'aux instincts de la mauvaise nature. D'un extérieur peu avenant, il devait sans doute au développement anormal de sa mâchoire et de ses lèvres le nom de *Malinfa* (l'hippopotame) dont ses parents l'avaient gratifié à sa naissance. Chez lui, le moral répondait au physique. Sa gourmandise, sa glotonnerie, devrais-je dire, l'avait, assurait-on, porté au vol dès sa plus petite enfance, et, depuis bien longtemps déjà, vendeurs et vendeuses du marché se défiaient de lui.

SION

A

'Afrique

mission-
ttrer au-
nnus des
— leurs
cès dans
point ce-
nt la joie
n certain
es-uns de
rais vous

• • •

Au moment où les deux enfants quittaient la case paternelle pour me suivre à la Mission, le chef les fit appeler, et, en ma présence, leur donna quelques conseils.

Il les connaissait bien.

Me montrant Moriba :

“ — Je te confie, me dit-il, le meilleur enfant de mon village. Celui-là, tu ne l'entendras pas se quereller avec ses camarades, et il observera le moindre de tes désirs; en un mot, il réjouira ton âme. ”

Puis, se tournant, vers Malinfa, il l'interpella directement :

“ — Toi, mon neveu, voici que tu vas aller habiter la maison de “ Mon Père ”... “ Mon Père ” est un homme riche et puissant. Il a beaucoup de choses dans sa chambre. Garde-toi d'y entrer jamais en son absence. N'y prends surtout jamais rien, fût-ce une pincée de tabac, car ce qui peut se faire chez nous, ne se fait pas chez les Blancs. Du reste, si tu ne te corriges pas de ta funeste habitude de voler, je dirai à “ Mon Père ” de te faire mettre en prison. As-tu bien compris, Malinfa? Tu vas trouver là-bas d'autres enfants du pays. Regarde-les agir; fais comme ils font; sois obéissant, et tu réjouiras ma vieillesse ! ”

Sur cette émouvante péroraison, je partis avec mes deux bambins.

II

Ils trouvèrent les premiers jours bien pénibles. D'abord, il est dur de se faire à la discipline quand on a jusque-là

couru librement
anciens, il f
cient peu de
de la Missior
plusieurs mo
entre eux des
ges différents
Heureusemen
lement.

Celui-ci ne
ries par des r
son côté. Pos
défauts d'autr
même pour at
relle entre lui

Une autre
viande, que, ch
plément de la
est divisée en
parts bien égal
sions; cependan
rare qu'on ne c

Quelques sem
et Malinfa, pou
devait durer lon
Pour en comp
naître les moeur
On n'a pas ou

coure librement dans la brousse. D'autre part, les internes anciens, il faut l'avouer, avec leur égoïsme païen, se soucient peu de rendre agréable aux nouveaux venus le séjour de la Mission et d'adoucir la peine de la séparation. Il faut plusieurs mois de vie en commun pour voir sympathiser entre eux des enfants de même race pourtant, mais de villages différents.

Heureusement, Moriba et Malinfa se soutenaient mutuellement.

Celui-ci ne se faisait pas faute de répondre aux tracasseries par des réparties qui, souvent, mettaient les rieurs de son côté. Possédant à un haut degré le don de singer les défauts d'autrui, il en usait largement pour se défendre, et même pour attaquer. Ce fut le principe de plus d'une querelle entre lui et ses camarades.

Une autre occasion de dispute était la distribution de viande, que, chaque dimanche, les internes reçoivent en supplément de la nourriture journalière. Une chèvre tuée, rôtie, est divisée en autant de parts qu'il y a de convives, et ces parts bien égales sont tirées au sort afin d'éviter les discussions; cependant, malgré toutes ces précautions, il est bien rare qu'on ne doive intervenir.

• • •

Quelques semaines après leur entrée, éclata entre Moriba et Malinfa, pourtant amis et compatriotes, une inimitié qui devait durer longtemps.

Pour en comprendre la cause il est nécessaire de connaître les moeurs fétichistes des Bambaras du Haut-Niger.

On n'a pas oublié que Moriba avait été élu futur chef de

la Société secrète de Kamo. Il était donc bien supérieur à Malinfa aux yeux de ses compatriotes. De ce titre officiel, notre petit grand-prêtre faisait cas, sans doute, en son for intérieur, mais s'en prévalait peu aux yeux de ses camarades. La querelle entre les deux amis vint de ce que Malinfa ayant, on ne sait comment, connu les secrets de l'association de Moriba, en parla un jour sur un ton moqueur.

* * *

Les cérémonies d'initiation aux Sociétés secrètes se font clandestinement, à l'aube et en dehors des villages. Durant ce temps, femmes et enfants doivent, sous peine de mort, se terrer dans leurs cases. Malheur à qui, ne faisant pas partie de la Société, oserait porter les yeux sur l'image du fétiche. Le *Komo* le tuerait infailliblement ! Cependant, deux Pères, prévenus d'avance, et malgré la prédiction d'une mort certaine assistèrent à l'initiation de Moriba. Ne les voyant pas trépasser, l'augure s'en ira en disant que les fétiches des Noirs n'ont aucun pouvoir sur les Blancs. Ce qui est certain, c'est que le Bambara non initié qui se permettrait d'être trop curieux, mourrait peu après, empoisonné.

D'autre part, l'initié ne peut ni ne doit jamais divulguer aux profanes ce qui a lieu dans les réunions, il est obligé au secret sous les menaces les plus terribles, et les pires malédictions.

C'est ce qui eut lieu pour Moriba.

“ — Si jamais tu dévoiles aux profanes, lui fut-il dit, la moindre des choses qui se passent ici, tu mourras. Ce n'est pas moi qui te tuerai, mais le fétiche que je tiens. Regarde-le bien ! ”

La tête de
put contemp
qu'est la divi

Pour rien a
dévoilé un seu
d'un mutisme
M'étant has
se mit tout à
“ — Pourqu
que j'aïlle te
leurs secrets ?
“ — Non, Pè
chose à Malinfa
me mettra à mo
Tout ce que je
surer.

A quelque ten
chisme sur le pre
quais l'imité d
les adorant.
Malinfa vit là
Moriba, et il se ge
Un autre jour
de coutume dans
monticule un rass
voisin.

La tête de l'enfant fut alors découverte, et, épouvanté, il put contempler le ridicule morceau de fer au tube creux qu'est la divinité adorée de ses pères.

* * *

Pour rien au monde, notre " grand-prêtre " n'eût donc dévoilé un seul détail de son initiation. Sur ce point, il était d'un mutisme modèle.

M'étant hasardé un jour à lui en parler discrètement, il se mit tout à coup à verser un torrent de larmes.

" — Pourquoi pleures-tu ? lui demandai-je, crains-tu donc que j'aie te dénoncer aux féticheurs, comme ayant trahi leurs secrets ?

" — Non, Père; mais je tremble que tu ne racontes la chose à Malinfa. Lui ira aussitôt l'annoncer chez moi, et on me mettra à mort. "

Tout ce que je pus dire à l'enfant fut impuissant à le rassurer.

* * *

A quelque temps de là, je faisais à nos internes le catéchisme sur le premier commandement de Dieu, et leur expliquais l'inanité des fétiches et le péché que l'on commet en les adorant.

Malinfa vit là une excellente occasion de se moquer de Moriba, et il se garda bien de la laisser passer.

Un autre jour que nos pensionnaires travaillaient comme de coutume dans la campagne, ils aperçurent du haut d'un monticule un rassemblement autour des huttes d'un village voisin.

On faisait les obsèques d'un ancien.

Le fétiche *Komo*, porté par un des assistants, faisait partie du cortège, et du tube creux de la grossière image sortaient des sons rauques semblables aux beuglements d'un taureau. Ce fut pour les enfants le sujet d'une hilarité inextinguible.

Trois d'entre eux, cependant, initiés depuis un an, eurent beau faire les scandalisés, ils ne réussirent pas à effrayer leurs camarades, d'autant que le puissant fétiche ne lança point ses foudres sur les effrontés qui avaient l'audace de jeter sur lui des regards sacrilèges !

• • •

Epouvanté, Moriba se retira seul dans une case à proximité pour y pleurer à son aise ; mais, dans la journée, il reprocha à Malinfa sa façon d'agir envers la divinité de leurs ancêtres.

Cette remontrance eut le don d'exaspérer Malinfa, qui, depuis cette époque, chercha noise à tout propos à son compatriote.

Un vol ayant été commis à la Mission, il alla jusqu'à l'en accuser formellement. Le coupable resta introuvable.

Mais, huit jours plus tard, le cuisinier surprit Malinfa en personne, sortant du garde-manger, une bouteille d'huile à la main. Pris sur le fait, le larron fut puni d'importance.

Il promit de se corriger ; mais son habitude du vol et, surtout sa glotonnerie, l'amènèrent à commettre toute une nouvelle série de larcins, auxquels il trouva moyen de faire participer ses camarades à leur insu.

• • •

Un beau
prenions tr
coup les en
Le plus g
" — Mon
mander par
plusieurs po
Nous les ach
son père de
poules n'app
qu'il te volai
L'accusati
pable baissai
procès fut re
Mais le rus
durant la nui
nouveau par
A la troisiè
paternelle. Le
nous le ramen
gratifia d'une
les administrei

Dès ce jour,
D'indisciplin
On aurait dit q
tion qu'il mit à
mais ce fut sur
agneau. Agneau

Un beau jour, ceux-ci s'aperçurent de la supercherie. Nous prenions tranquillement notre repas du soir, quand, tout à coup les enfants firent irruption au réfectoire.

Le plus grand prit la parole :

“ — Mon Père, nous venons, mes camarades et moi, te demander pardon d'avoir mangé, trois dimanches consécutifs, plusieurs poules de la Mission. Mais c'était sans le savoir. Nous les achetions de Malinfa qui, disait-il, était chargé par son père de les vendre au marché de Kati. Il mentait. Ces poules n'appartenaient pas à son père; c'étaient les tiennes qu'il te volait pour en tirer de l'argent. ”

L'accusation était formelle, précise, accablante. Le coupable baissait la tête, couvert de honte. L'instruction du procès fut remise au lendemain.

Mais le rusé voleur, se doutant de la sentence, s'échappa durant la nuit. On le ramena de son village; il s'enfuit de nouveau par deux fois.

A la troisième escapade, je dus faire appel à l'autorité paternelle. Le frère aîné de Malinfa, baguette en main, nous le ramena; puis, en présence de tous les internes, le gratifia d'une de ces bastonnades comme les Noirs savent les administrer. La correction eut un résultat excellent.

* * *

Dès ce jour, Malinfa fut tout changé.

D'indiscipliné et d'étourdi, il devint souple et attentif. On aurait dit qu'il prenait un naturel nouveau. L'application qu'il mit à l'étude du catéchisme y contribua sans doute, mais ce fut surtout la grâce divine qui changea le loup en agneau. Agneau, Malinfa ne l'est pas encore, car de temps

en temps on voit apparaître son naturel combatif; mais il lutte de son mieux contre ses défauts, et non sans succès.

Sa première victoire sur lui-même fut de renouer amitié avec Moriba.

Celui-ci, de son côté, évolua graduellement vers le bien.

Un an environ après son entrée dans la Mission, il vint nous déclarer que désormais tout était fini entre lui et le culte des fétiches et qu'il quitterait le toit paternel plutôt que de renoncer au " chemin de Dieu " appris chez les Pères. Voilà où en était arrivé Moriba, qui refusait naguère de répondre à la question du catéchisme qui condamne l'adoration des faux dieux.

* * *

Nos deux amis sont toujours, à la Mission de Kati, les boute-en-train de leurs camarades par leur gaité inlassable. Leur ardeur au travail et leur docilité ne se sont pas ralenties. S'il plaît à Dieu, nous en ferons deux bons chrétiens.

Priez pour mes deux catéchumènes bambaras.

U
Lettre
sionn



N
missionne
affections
la mort) c

écrivait de
Un ami
vous racor


Il s'appe
Je le vo
nier.

Une tête
oreilles lui
tait les sig

ASIE

UN AMI VÉRITABLE

Lettre du R. P. ROSSILLON, de la Société des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, vicaire-général de Vizagapatam

 N fait de consolations et de récompenses ici-bas, il n'en est pas — humainement parlant — pour le missionnaire de plus précieuses et de plus douces que les affections sincères, désintéressées, dévouées (parfois jusqu'à la mort) qu'il rencontre sur son rude chemin.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

écrivait déjà le bon La Fontaine il y a 250 ans.

Un ami véritable ! C'est d'un de ces amis-là que je veux vous raconter l'histoire.

I

Il s'appelait Jack.

Je le vois encore le jour où on me l'apporta dans un panier.

Une tête de bouledogue, des pattes fortes et trapues, des oreilles lui retombant en feuilles de choux sur les yeux, c'était les signes évidents d'une bonne race.

Avec cela, un appétit formidable qui, en vertu de la vitesse acquise, ne fit que se développer avec l'âge. En un tour de langue, il avait réglé l'affaire d'une assiettée de riz. Il s'asseyait ensuite sur son arrière-train, puis, le nez au vent, fixait sur le marmiton Arlappa un regard inquisiteur comme pour dire : " Tu n'aurais pas une seconde assiette à nettoyer, par hasard ?... "

Vous l'avez compris, c'est d'un chien qu'il s'agit. Quand on me l'offrit, j'hésitai à le prendre. C'est si peu l'affaire d'un missionnaire d'élever des chiens !

On insiste.

" Vous le donnerez à quelque missionnaire des montagnes ; il lui rendra certainement service tôt ou tard. Sait-on jamais à quel moment le tigre peut chercher à vous enlever?... Un bon chien de race est une sauvegarde contre les bêtes féroces... "

Ces considérations firent taire mes scrupules et Jack entra dans le cercle de ma petite famille, qui se composait déjà de " Pili ", chat au pelage de tigre, et de " Rossinante ", poney indien un peu poussif, mais pas vicieux pour un sou... aussi longtemps qu'on ne faisait pas appel à son agilité.

Il y avait bien un point noir à l'horizon : l'adoption allait contribuer à grever mon budget, déjà plus poussif que Rossinante ; mais peut-on lésiner quand il est question d'aider un missionnaire ? Jack mangeait, d'ailleurs, de si bon appétit. Il était si peu difficile sur la manière dont on avait préparé sa pitance qu'il était pour moi un modèle.

En si
n'attenc
sionnair

Le br
reposer

y eut pr
son nou

tenait fi
Choyé
grat n'eu

L'adie
rire, un t
Jack é

S'il s'a
sions fur

Imagin

boisé, cou

cation, fer

un champ

rêver le co
permanen
promèment

Cinq cer
menant un

* * *

En six mois, il était apte au service en campagne, et je n'attendais que la visite d'un de nos plus intrépides missionnaires de la brousse pour lui en faire cadeau.

Le *broussard* attendu vint, un beau jour, heureusement reposer ses rhumatismes sous les palmes de mon jardin. Il y eut présentation et on se convint mutuellement. Lorsque son nouveau maître organisa la caravane de retour, Jack en tenait fièrement la tête.

Choyé par son père adoptif qui voulait se l'attacher, l'ingrat n'eut pas de peine à me quitter.

L'adieu fut bref : une ceillade hâtive, une ébauche de sourire, un tour de queue, ce fut tout.

Jack était déjà loin... en route pour le pays des Khondes.

II

S'il s'attendait à y trouver un pays de Cocagne, ses illusions furent de courte durée.

Imaginez un plateau perché à 3,000 pieds d'altitude, très boisé, coupé de ravins, privé de toutes voies de communication, fermé jusqu'ici à la civilisation. Le Gondwana est un champ d'apostolat aussi rude qu'à vingt ans peut en rêver le cœur le plus épris de sacrifice. La fièvre y règne en permanence, et les bêtes féroces — les tigres surtout — s'y promènent comme dans un domaine inviolé.

Cinq cent mille aborigènes habitent ce massif montagneux, menant une existence indépendante mais précaire, croupis-

sant dans l'ignorance, disputant leur vie aux fauves, à la fièvre et à la misère.

Si vous voulez faire fortune, n'allez pas chez eux. Dans leurs villages, blottis au coin des bois, au fond des gorges, vous ne trouveriez que l'or de la tribulation.

N'y allez pas non plus pour une cure de montagne : à votre retour, votre estomac ne serait plus qu'une ruine. Sous la hutte de rondins et de paille, on ne mange qu'une bouillie de haricots et de millet assaisonnée de bulbes amères.

Pas n'est donc besoin au missionnaire pour faire pénitence, en ces forêts, d'avoir recours au cilice et à la haire. Sa vie n'est qu'un perpétuel carême, un perpétuel martyre.

Mais, pour lui, s'agit-il de bien-être ?...

Ce qu'il veut, ce sont les âmes, les âmes des aborigènes... ces pauvres fleurs douloureuses des forêts khondes, qu'il cueille par monts et par vaux, au prix même de sa vie.

La fièvre, le paludisme, la dent des fauves, la faim, ne lui font pas peur ; ils ne sont que la monnaie courante avec laquelle il doit acheter ces âmes. Deux semaines sur cinq, la fièvre le met au lit, le glace à lui faire claquer les dents ; le paludisme, à petites doses, lui empoisonne le sang. Le défaut de nourriture appropriée l'affaiblit lentement : il devient jaune et maigre ; mais il va toujours et quand même... jusqu'à ce qu'un jour, ne pouvant plus se tenir debout, sentant la vie lui échapper par toutes les plaies dont ses jambes sont couvertes, il se laisse choir sur un lit improvisé dans une pauvre chapelle de terre. Il en guérit parfois, il en meurt souvent.

C'est cela, l'apostolat !

Un jour que, par un soleil de 40 degrés, il avait voyagé

toute
un va
faisse
il faut

C'est
convié.

Il s'e
son rôle

Grâc
brouet

sinage c
restreig

maître c

Sur le
et ces al

sa vie. J

imaginat

maison c

Un soi
journées

nisme va

devoir il

repos et l

La hutte

toute la journée, à pied, épuisé de fatigue et de privation, un vaillant parmi les vaillants que j'ai bien connu, s'affaisse tout à coup en disant : " Pour faire un pareil travail, il faut être un saint ou un fou ! "

III

C'est à partager ce genre de vie que l'ami Jack était convié.

Il s'en aperçut bien vite ; mais, en chien qui a compris son rôle, il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

Grâce à des organes solides, il s'habitua facilement au brouet khonde. Il prit moins facilement son parti du voisinage du tigre. Dans les zones dangereuses, volontiers il restreignait le cercle de ses battues et se tenait près de son maître qui d'ailleurs, appréciait aussi sa compagnie.

Sur le sentier, plus d'une fois, il avait failli être enlevé, et ces alertes émouvantes commençaient à empoisonner sa vie. Jack avait des moments de mélancolie intense. En imagination, revoyait-il, là-bas, en pays télougou, la petite maison cachée sous les palmes ?...

* * *

Un soir, le Père S... arrive à Digy, après une de ces journées étouffantes d'été tropical, où il semble que l'organisme va sauter, tellement le sang est surchauffé. Par devoir il mange un peu de riz ; ce qu'il lui faut, c'est le repos et le sommeil.

La hutte est basse, et, par les jours de chaleur, quand on

entre dans une hutte hindoue, on a l'impression d'entrer dans un four, tellement il y a peu d'air. Dans la plaine, on sort et l'on dispose son lit en plein air, face aux étoiles. Dans les montagnes, ce serait le comble de l'imprudence ; huit fois sur dix, on serait emporté par les fauves !

Pour pouvoir respirer un peu, le Père déplie son lit de camp près de la fenêtre unique et basse de la hutte-chapelle. Elle est ouverte ; mais des barreaux de bambou en défendent l'entrée aux bêtes.

Après s'être tourné et retourné, harassé de fatigue, il s'endort lourdement.

* * *

Très peu de temps après, un coup violent s'abat sur sa figure et l'assomme. Comme mu par un ressort, il se trouve debout au pied du lit, la figure et les mains couvertes de sang.

A la lueur d'une bougie, il constate qu'il est blessé. Il réveille son catéchiste.

Ce dernier comprend tout de suite ce qui est arrivé. Saisissant une cruche d'eau, il la déverse sur la tête du blessé. Avant tout, il faut prévenir l'empoisonnement du sang que provoquent généralement les déchirures des fauves dans les pays chauds.

Cela fait, il faut reconnaître la position. Le Père a reçu la caresse d'un fauve, il n'y a aucun doute ; mais quel fauve ? Où est-il ?...

* * *

Le Père va ouvrir la porte de la hutte.

Heureusement Jack a compris, lui aussi. Il se précipite le premier.

Un tigre royal, assis derrière la porte, le saisit immédiatement et l'emporte...

Alors tout s'explique. N'ayant pu enlever le Père à travers les barreaux de la fenêtre, le fauve s'était résigné à attendre sa victime derrière la porte.

C'est là que, par le dévouement suprême, sauvant le vie à son maître, Jack, avait couronné sa vocation.

* * *

Le tigre était de grande taille. Ce qui le prouve, c'est la rouge couronne de cicatrices creusées par ses ongles dans la figure du missionnaire. Lavées à temps, ces cicatrices n'eurent de suite que dans le cœur du Père.

Il regrette encore son fidèle compagnon. Il s'en console un peu en pensant que Jack est allé rejoindre le chien de Tobie.

AFRIQUE

DANS LA BOUCLE DU NIGER

Chez les Sans ou Samos

Relation du R. P. DUBERNET, des Pères Blancs,
missionnaire au Soudan Français

I. — ASPECT GÉNÉRAL DU PAYS

AVANT tout, il n'est pas inutile de donner à notre récit un cadre; autrement dit, nous allons " situer ", en le décrivant brièvement, le champ d'apostolat qui nous est assigné.

Toma est un gros village de deux mille âmes, chef-lieu de canton et capitale religieuse d'une petite contrée qui s'appelle " le pays San ", renfermant une peuplade homogène et monolingue de vingt mille individus, qui s'appellent dans leur idiome les *Sans* (en langage officiel : les *Samos*).

Jusqu'ici bien modeste et passée inaperçue, cette région n'en est pas moins une manière de joyau, pur de tout alliage, serti entre l'ancien royaume bambara d'une part, et

l'em
riétés
trent
Ton
de ce
long s
route
ant su
fermé

Notr
La 1
kilomè
à cent
Une
Sawara
fleuve,
mètre
effets d
cette ac
Toma
promon
Notre
bant le
c'est le
rieux, c'
apostolic
L'accé

l'empire mossi de l'autre. Au sud, il s'y rencontre des variétés de Gourounsi et les innombrables Bobos; au nord, une trentaine ou quarantaine de mille Gwanya.

Toma se trouve avantageusement placé, presque au centre de ce territoire qui forme une ellipse de quinze lieues de long sur dix de large, traversée dans son petit axe par la route des automobiles de Ségou à Ouaghadougou, s'appuyant sur la Volta (à cinquante kilomètres vers le sud) et renfermé dans la boucle de son affluent le Sourou.

* * *

Notre installation à Toma date du 31 mars 1913.

La mission la plus proche est Réo, à quatre-vingt-cinq kilomètres au sud-est; Ouaghadougou se trouve plus à l'est, à cent cinquante kilomètres.

Une dentelle de collines et le profil bleu des monts de Sawara ferment notre horizon. Un marigot, large comme un fleuve, traverse la plaine du nord au sud et passe à un kilomètre de notre station. C'est une heureuse révélation des effets de l'hivernage; au temps sec, on soupçonne à peine cette accidentelle fortune.

Toma est bâti au flanc d'un petit coteau qui s'avance en promontoire dans la vallée.

Notre demeure occupe l'extrémité de ce coteau, surplombant le village. Pour les amateurs de panorama et d'air, c'est le rêve. Mais, pour nous, un avantage autrement sérieux, c'est de ne pas gêner et de ne pas être gênés, au sens apostolique, s'entend.

L'accès de la mission est on ne peut plus facile, même

aux gens des principaux centres environnants : tous les chemins aboutissent à la grande croix qui étend ses bras rédempteurs, comme pour en protéger le seuil.

* * *

Comment vous décrire Toma-ville.

Aucun alignement, pas de rues, pas de monuments, pas de place publique. Nul édifice particulier n'indique un peu d'opulence ou simplement la résidence d'un chef. Tout au plus, remarque-t-on, sur quelque mamelon, isolé, démantelé, un petit réduit, qui fut, ou qui est encore, un sanctuaire fétichiste.

Par contre, sur une superficie d'un bon kilomètre carré, ont surgi de terre au petit bonheur, comme des champignons, des troncs de pyramides quadrangulaires, terminés en coupole et coiffés d'un minuscule chapeau pointu : ce sont des tours d'abondance, des greniers d'aspect pittoresque, accolés trois à trois, quatre à quatre, l'orgueil des Sans.

A leur pied gisent les misérables cases indigènes, basses, étroites, malpropres, n'ayant d'ouverture qu'une porte sous laquelle on apprend à courber l'échine.

Les familles ont formé peu à peu de petites agglomérations et même des quartiers, ayant à leur tête " l'ancêtre ".

Dans l'intervalle de ces quartiers, un réseau inextricable de sentiers couvre le sol.

Peu ou point d'ombrages. Seules deux ou trois grandes taches vertes de buissons impénétrables, repaires de chats sauvages et de bêtes venimeuses : ce sont les intangibles " bois sacrés ".

A u
dispar
des ph
nous f
abords
braves
La p
tion de
Mais
de nove
lage rej
Cinqu
pour hu
que j'ex
des imm
font rou
la ville,
puits qu
Dans
se couvre
basse, co
Ce son
ture rése
source po

Regard
ces grenic

* * *

A un moment de l'année, toute cette ville en terre battue disparaît dans un océan de mil. C'est dire que, à la saison des pluies, pas un pouce de terrain ne demeure inculte. Il nous faut même défendre avec une certaine énergie les abords pierreux de la mission, tant l'instinct agricole de ces braves gens les porte à prodiguer la semence.

La pluie, ou, comme on dit ici, l'*hivernage*, est une question de vie ou de mort.

Mais supposons que tout va pour le mieux. Aux environs de novembre, le mil est récolté. En un clin d'oeil, le village reparaît, dégagé, ressuscité, vivant.

Cinquante puits-citernes ont recueilli la provision d'eau pour huit mois de sécheresse. Et quelle eau ! On va dire que j'exagère. Eh ! bien, non : elle est très limpide, en dépit des immondices que, pendant quatre mois, les gros orages font rouler vers les réservoirs de tous les points souillés de la ville, car ici on se garde bien de protéger l'orifice des puits quand il pleut.

Dans le courant de décembre, l'intervalle des quartiers se couvre à nouveau de verdure, mais cette fois discrète et basse, comme un joli décor.

Ce sont partout des jardinets de tabac, spécialité de culture réservée aux femmes, le domaine des ménagères, source pour elles de sérieux profits.

* * *

Regardons maintenant se mouvoir les habitants, parmi ces greniers, ces maisons, ces puits, ces jardins.

Sans doute le paysage n'a rien à voir avec l'évangélisation. Mais le genre de vie d'un peuple, ses habitudes de travail, son organisation civile et ses coutumes religieuses ne peuvent nous laisser indifférents. On verra, d'ailleurs, à quoi tient parfois la difficulté de réunir un nombreux auditoire.

Jusqu'à l'occupation française, les Sans n'avaient pas de véritable chef, ne reconnaissaient pas d'autorité supérieure. Ils étaient perpétuellement en guerre. Vingt ans se sont écoulés; on n'ose plus se battre, mais discipline et autorité sont encore de vains mots.

* * *

Les Sans sont individualistes à outrance; la crainte seule ou l'amitié paraissent capables de les dompter. Depuis que nous sommes à Toma, l'administration a dû, à plusieurs reprises, recourir à la méthode forte pour se faire comprendre. Dieu aidant, la méthode inverse nous réussit mieux, mais non sans peine.

Quant à la méthode intermédiaire, qui consisterait à conquérir le vieux chef, et par lui ses administrés, nous n'y songeons plus et pour cause, tout en ne négligeant aucune occasion de consolider l'autorité de ce cher vieillard dont la sympathie nous est assurée depuis longtemps.

* * *

Voici, en réalité, comment le chef indigène, à l'heure présente, exerce son pouvoir.

Fa
Comm
en pro
Dans
éminen
terie q
traduir
(le che
" Ordre
Puis,
proclam
Et on
français.
Mais :
palabre
soirs de s
chef n'a
milice co
chaque q
reux, par
sentiel es
Le plus
à compre
" ancien "
religieuse
sol), quan
ques ou d
Mais no

Faut-il porter à la connaissance du village un ordre du Commandant de Cercle ? Il mande son " crieur public ", en propres termes son *madélé* (tambourinaire).

Dans le grand silence du soir, le *madélé* monte sur une éminence, et plusieurs fois de suite, exécute une alerte batterie que le public comprend parfaitement et s'amuse à traduire par ces monosyllabes : *Ki gin ma, ma sé ma dé !* (le chef me charge de battre le tambour), en bon français : " Ordre du chef ! "

Puis, d'une voix de stentor, il lance aux quatre vents sa proclamation.

Et on ne plaisante pas avec les ordres du commandant français.

Mais s'agit-il de réunir les notables pour une vulgaire palabre ? c'est plus ardu. Le tambour bat deux ou trois soirs de suite; mais les vieux font la sourde oreille. Alors le chef n'a qu'un moyen, c'est de recourir à une sorte de milice composée d'une vingtaine de " poilus " pris dans chaque quartier, qui, sans autre arme qu'un verbe vigoureux, parviennent presque toujours aux fins désirées. L'essentiel est de savoir attendre.

Le plus surprenant, c'est qu'un peuple qui a tant de mal à comprendre la concentration du pouvoir civil dans un " ancien ", ne fait aucune difficulté d'accepter l'autorité religieuse d'un autre vieillard, le *ta déna* (le maître du sol), quand il est question de croyances, de prières publiques ou d'observances rituelles.

Mais nous traiterons cette question plus loin.

* * *

On ne cultive ici que le mil, le coton et le tabac. L'arachide, l'éleusine, l'igname, la patate et le manioc sont ignorés. Le riz, qui viendrait admirablement dans le marigot, est totalement négligé. Nous souffrons beaucoup de cette pénurie de légumes et de céréales.

La flore est la même que dans les autres régions du Soudan sauf pourtant une singulière exception : le fameux *dou-balé* " parasol ", des villages bambaras, n'est pas connu ici même de nom.

Les bois de construction et de menuiserie ne manquent pas. A une heure du village, on découvre quelques jolis bosquets de caïlcédrats, qui n'attendent que la scie pour se transformer en tables, en chaises, en bancs, en prie-Dieu, en autels.

Mais c'est sur les rives de la Volta qu'il faut aller chercher la forêt vraiment digne de ce nom. Ce qui n'empêche pas les hôtes de cette forêt de faire des incursions fréquentes dans nos parages. Aussi les Sans vous disent-ils volontiers que la brousse pullule de buffles, de kobas, d'antilopes et même d'éléphants : ce en quoi il nous paraissent un peu " gascons ."

II. — CARACTÈRES PARTICULIERS DES SANS

Nous estimons à quatorze mille le nombre des Sans. Ils sont répartis en dix-huit villages, dans un rayon de quinze kilomètres autour de Toma. Cette population est on ne peut plus homogène.

Les Peuls, relativement nombreux, ne forment aucun centre spécial, mais vivent comme greffés par approche sur les villages Sans dont ils partagent les coutumes.

Que
de Mo

L'idi
pluriel
Sana, S
Sans, e
d'où l'o
tants de
L'idic
et de mo
sons com
atone de
mille Sa
Sans, ma
triet, dar
lement di

Les San
A partir
lesquels se
Ils part
les enfant
même de l
et onagres
Et il en
qu'au mil;

Quelques toits pointus indiquent çà et là un campement de Mossi : presque toujours des Yarsés musulmans.

* * *

L'idiome parlé est le San. On dit *San*, au singulier ; le pluriel étant susceptible de variations euphoniques (*Sano*, *Sana*, *Sané*), nous pensons qu'il est préférable de dire : les *Sans*, comme on dit : les *Bambaras*. Le pays, c'est le *San*, d'où l'on a fait les mots mandés *San-mogo*, *Sa-mos* (habitants de San).

L'idiome de Toma, tout primitif, pauvre encore de formes et de mots, et qui offre, par ses capricieuses tournures et des sons compliqués, plus de difficulté que le parler moëlleux et atone des rives du Niger, est employé par environ vingt mille Sans. Les autres soi-disant *Samos* ne sont plus des *Sans*, mais des Gwanya, et habitent au nord de notre district, dans la région de Ouahigouya. Leur langue est totalement différente.

* * *

Les Sans, avons-nous dit, sont des agriculteurs enragés. A partir du mois de juin, ils ne pensent qu'à leurs champs lesquels sont parfois à une heure de marche.

Ils partent au chant du coq et reviennent à la nuit. Tous les enfants sont mobilisés pour la garde des troupeaux et même de la volaille. Sans cette vigilance, pintades, chèvres et onagres causeraient d'irréparables dommages.

Et il en est ainsi jusqu'à la mi-septembre. On ne pense qu'au mil ; on ne parle que de mil ; on ne s'agite que pour le

mil. Ce n'est pas un mince résultat qu'au milieu de toute cette ardeur agricole, nos catéchismes, cette année, aient eu quand même une place d'honneur.

* * *

Cependant une partie de la population ne se donne pas tant de mal : ce sont les femmes et les jeunes filles.

Les " dames " ne cultivent pas le mil. Leurs occupations se bornent à soigner un champ de coton et un petit jardinet à proximité des cases et à faire la corvée de bois ou la cueillette des fruits du *karité* pour la fabrication du beurre végétal, pendant que les jeunes filles font le ménage. Au temps de la moisson seulement, deux mois durant, chaque matin, avant l'aube, en longues théories, elles vont chercher dans la brousse les lourds paniers de mil qu'elles rapportent en chantant.

* * *

Vient la saison sèche. A cette époque, le village, avon-nous dit, se couvre de tabac. Dès lors, tandis que les hommes tuent le temps en fêtes et en beuveries, les femmes ont vraiment de la besogne. Jusqu'à midi, autour des puits, c'est un arrosage et un babillage intensifs. Et, comme beaucoup de ménagères fabriquent, par surcroît, l'indispensable *yo* (bière de mil), il semble bien, tout compte fait, que les hommes ont alors la part la plus douce.

Par ailleurs, les industries sont si pauvres que tous nos artisans se réduisent à une famille de forgerons, trois bijoutiers en cuivre et une douzaine de tisserands.

En
repos, l
la main

" Bo
ceintur
ni l'au
bataille
Si, au
avons c
de notr
mauvais
Sans ga
" — l
village ;
gagnere
pour qu
vivemen

Aujou
peu d'h
caractère
Primit
est mani
pénétrés.
restée sai

En somme donc, on peut compter huit mois de quasi-repos, huit mois pendant lesquels nous avons les gens sous la main, pour les façonner, les retourner, les convertir.

* * *

“ Bonne renommée, dit un proverbe, vaut mieux que ceinture dorée. ” Malheureusement les Sans n'ont ni l'une ni l'autre. Ils passent pour indisciplinés, ivrognes et batailleurs.

Si, au soir de certains jours, quand nous bâtissions, nous avons dû tracer leur portrait, ces épithètes seraient tombées de notre plume au superlatif. Mais il faut se méfier de la mauvaise humeur et savoir attendre. Combien, en effet, les Sans gagnent à être connus!

“ — Patience! patience, nous disait l'“ancien” chef de village; quand vous saurez notre langue, vous autres, vous gagnerez sans peine le coeur de tous. Nous sommes terribles pour qui vient nous bousculer; mais nous nous attachons vivement à qui nous aime. ”

* * *

Aujourd'hui que le contact quotidien nous a appris un peu d'histoire ancienne, nous nous expliquons mieux le caractère, en apparence ombrageux, de ces braves Noirs.

Primitifs ou dégénérés, comme l'on voudra, ils le sont. Il est manifeste qu'aucune civilisation moderne ne les a encore pénétrés. Même la propagande islamique est auprès d'eux restée sans résultat. Cependant, loin d'être timides, apeurés

fuyants ou dédaigneux, ils font preuve d'un naturel franchement jovial, ouvert et confiant.

Leur exubérance est même excessive à certains jours et dépasse les limites du permis.

* * *

Au mois de mars 1913, lorsque, montés sur nos vélos, nous parcourions leurs villages pour choisir l'emplacement de notre station, une foule houleuse gambadait, riait, hurlait des salutations autour de nous. Au départ, cela tenait du délire. Afin de nous indiquer le chemin, de solides gaillards n'hésitaient pas à lutter de vitesse avec nos machines sur un parcours de plusieurs kilomètres.

Une fois installés, nous vîmes notre maison envahie du matin au soir, transformée en une sorte de termitière humaine. Les gens ne se laissaient pas de contempler les bâtiments, de compter les portes, les fenêtres, les poutres, les nattes, etc., d'escalader la terrasse, de soulever les stores, de fureter un peu partout, avec un sans-gêne aussi bruyant que naïf.

Pas un "étranger" ne passait sans être conduit à notre logis. Même un aveugle des environs se présenta un jour "voir" cette architecture nouveau genre. Et, comme il fit le geste de se courber l'échine pour passer sous une arcade de deux mètres de hauteur, sa visite est demeurée historique: on en rit encore.

* * *

Il s
nous f

Le s

résiden

nous f

ter, de

poule,

de maî

Voilà

Où l
cruches

Il est

gènes s

quotidi

se term

mêle, si

village

diapason

" Les

garde-ce

yo sur le

n'était-il

struction

regarder

l'aspect

Il n'y

c'est au

Il serait trop long d'énumérer tous les cadeaux qu'on nous fit au début.

Le soir de la palabre où fut traitée la question de notre résidence à Toma, comme nous rentrions au campement, il nous fallut descendre vingt fois de bicyclette pour accepter, de l'un dix cauris, de l'autre vingt, d'un troisième une poule, puis des oeufs, du miel, du tabac... et des poignées de mains innombrables.

Voilà le côté bon enfant.

* * *

Où les choses commencent à se gâter, c'est autour des cruches de *yo* (bière de mil).

Il est triste de voir ce que deviennent nos pauvres indigènes sous l'influence du liquide fermenté. La beuverie quotidienne commence joyeusement au milieu du jour et se termine au coucher du soleil. Hommes et femmes, pêle-mêle, sirotent la boisson nationale, sur toutes les places du village ou dans les cases. Bientôt les têtes s'échauffent, la diapason des voix monte, les rixes éclatent.

“ Les Sans ne valent rien quand il ont bu ! ” disent les garde-cerces. Si bien qu'on dut interdire la fabrication du *yo* sur le passage du gouverneur, au printemps dernier. Que n'était-il en notre pouvoir de l'interdire durant nos constructions ! L'après-midi nous n'avions, le plus souvent, qu'à regarder sécher nos murs, pendant que le village présentait l'aspect d'une bruyante guinguette.

Il n'y a qu'une époque où les gens redeviennent sérieux : c'est au moment de l'hivernage et des cultures. Alors,

faute de temps ou de provisions, il ne coule plus que de minces filets de bière.

* * *

Il n'est pas possible de faire le portrait complet de nos ouailles sans parler de leurs instincts belliqueux.

Un San ne sort jamais sans être armé jusqu'aux dents.

Aussi bien le nom de ce peuple ne viendrait-il pas de *Sa*, qui veut dire " arc " ?

Un arc et un carquois, ce serait trop peu. Qu'il aille aux champs ou à une fête, il prend le plus souvent deux arcs, deux carquois et une hache, sans parler de la peau de bouc qui renferme cent ingrédients magiques, et du sifflet pour les conversations à distance.

Dès l'âge de six ans, les gamins possèdent un arc et des flèches, et c'est même là à peu près tout leur costume jusque vers la douzième année.

* * *

Cet armement semble avoir un caractère sacré. Un San ne le prête jamais ; à plus forte raison ne saurait-il le vendre. Fait-il quelques victimes, à la chasse ou à la guerre, son arc est arrosé des premières gouttes de sang.

Dernièrement, un jeune indigène entrainé à notre service. Grand fut son émoi lorsqu'il apprit que sa famille, en signe de réprobation, avait suspendu hors de la case son arc et son carquois. L'impression fut telle que, huit jours écoulés, n'y tenant plus, il retournait chez ses parents.

Ainsi
essentiel

On p
n'est qu
en effet,

Mais l
sur la dé
profitant
déserts,
dans leur

Contag
mêmes l'
en appar
guerroyer

Outre l
encore, çà
vidaient
village à

Les hab
que nous a
absolument

On sacri
leur donne
préparé qu
A juger

* * *

Ainsi le caractère des Sans, à première vue, se révèle essentiellement combatif. Le fait n'est que trop vrai.

On pourrait croire, d'abord, que leur attirail guerrier n'est qu'un armement de chasseurs. Ils ne dédaignent pas, en effet, la venaison.

Mais la nécessité les a obligés, de tout temps, à se tenir sur la défensive; car leurs voisins, au moment des cultures, profitant de ce que les villages sont alors nécessairement déserts, venaient s'approvisionner de vivres ou de bétail, dans leurs champs ou dans leurs pâturages.

Contagion de l'exemple, sans doute, les Sans prirent eux-mêmes l'habitude du brigandage. Cette tribu, si homogène en apparence, fermée, nationaliste à outrance, se mit à guerroyer dans son propre sein.

Outre les aventures privées dont on se glorifie, on montre encore, çà et là, des champs de bataille, où, il y a dix ans, se vidaient à coups de flèches les perpétuelles querelles de village à village.

III. — MŒURS ET USAGES DOMESTIQUES

Les habitations des Sans sont bien les plus misérables que nous ayons jamais vues. Le confort et la propreté sont absolument inconnus par ici.

On sacrifie tout aux *greniers*. On ne néglige rien pour leur donner le maximum de solidité, et le pisé en est si bien préparé qu'il résiste facilement à cinq ou six hivernages.

A juger par le nombre des greniers, on penserait qu'un

village renferme une quantité de mil considérable. En réalité, quelques privilégiés seuls ont des réserves pour une année. Les Sans — comme les autres peuplades environnant la Volta — ne battent pas le mil; voilà pourquoi la récolte demande tant de place.

A l'ombre de ces greniers monumentaux, les cases qui servent d'habitation paraissent étriquées. Encore les murs sont-ils un trompe-l'oeil. Si l'on supprime cinquante centimètres de superstructure, on ne trouve plus qu'un lamentable taudis où grouillent bêtes et gens.

* * *

Chez les Sans, la cuisine, aussi, est à l'état d'enfance.

Du *wu* (polenta de mil) avec une sauce d'herbes amères, et c'est tout. Nous sommes loin des mets variés et relativement propres des Bambaras.

La viande, quand il y en a, ne se mange guère que fortement faisandée: cela supplée cèpes, truffes et autres condiments.

* * *

Cependant, si rustres qu'ils paraissent, les gens ne le cèdent en rien, pour la coquetterie, aux Nègres plus civilisés.

Les femmes et même les fillettes ne vont jamais en visite sans se draper d'amples mantilles à franges, de couleur noire, jaune ou brune: ce sont les couleurs nationales. Le rouge vif est universellement proscrit.

Mais, où la vanité féminine ne connaît pas de borne, c'est

dans la
n'arbore
cou. Les

Les vie

Les jeu
crépu, de
d'oreilles,
" chic ".

brins de p
rieure per
un bandea
ble tout b

Les hon
voit bien
leur est ré
sement.

Aux jou
pagne noir
grelots du
cée dans u
est le comb

Le tatoua

Dès le len
marques de
quelle tribu
est, comme
familles sou

dans la profusion des perles. On voit des matrones qui n'arborent pas moins d'un kilo de verroteries autour de leur cou. Les perles bleues sont particulièrement recherchées.

Les vieilles femmes ont la tête rasée.

Les jeunes portent les cheveux courts et, dans ce gazon crépu, dessinent au rasoir de petites allées. Comme boucles d'oreilles, une demi-lune en os ou en cuivre poli est le grand " chic ". Les jeunes filles complètent leur parure par deux brins de paille introduits dans les lèvres supérieure et inférieure percées *ad hoc*. Enfin, le suprême ornement, c'est un bandeau d'étoffe blanche autour de la tête, qui ressemble tout bonnement à une compresse.

Les hommes sont tous vêtus, mais sans recherche. On voit bien que les femmes, avec le monopole du coton qui leur est réservé, se sont servies les premières et somptueusement.

Aux jours de fête, les jeunes gens portent une sorte de pagne noir en franges cordées, rehaussé d'une ceinture de grelots du plus bel effet. Une plume d'outarde, enfoncée dans une crête de cheveux qu'a respectée le rasoir, est le comble de l'élégance.

• • •

Le tatouage des Sans n'a rien que de commun.

Dès le lendemain de sa naissance, le bébé San reçoit les marques de sa race. Nous ne saurions dire exactement à quelle tribu sont rattachés les Sans par cet ornement qui est, comme on sait, le signe distinctif des innombrables familles soudanaises.

* * *

Le jour de la naissance d'un enfant, on salue la mère par ces mots : " Ton visage est heureusement détourné de l'Est " (c'est-à-dire du séjour des morts). Mais il n'y a ni réjouissance publique, ni cérémonie d'aucune sorte.

L'imposition du nom dépend de l'heure, des circonstances ou de l'*esprit* qu'on a invoqué pour avoir de la famille.

Tel garçon s'appelle *Dipina*, telle fille *Napina*, parce qu'ils sont nés sur le coup de midi. Tel autre, qui a vu le jour dans la brousse, sera nommé *Yédo* (brousse). Les garçons obtenus par la prière faite au pied d'un baobab s'appelleront : *Zako*, *Kontoa*, *Kondo*; les filles : *Nako*, etc., par ordre d'arrivée. On nommera *Koné* (enfants de la poule) les bébés dont la mère aura eu le malheur, dans son tout bas âge, d'écraser un petit poulet.

La première personne qui, passant devant la case où une femme vient d'accoucher, s'enquiert du sexe du nouveau-né est tenue de déboursier cinq cauris, et d'aller chercher une grosse bûche pour chauffer son premier bain.

Dès leur naissance, les enfants ont à endurer le supplice des ablutions externes et *internes*. Les grand'mamans ont la spécialité de ces dernières; mais il faut que les petits aient l'âme chevillée au corps, pour résister à ce traitement quasi quotidien.

Dans la suite, à part des fréquentes ablutions méridiennes, les Sans sont assez peu soucieux de la propreté et ne se préoccupent nullement des microbes. Ce qui ne les empêche pas d'être vigoureux. La seule maladie qui fasse des ravages parmi eux, sur la fin de l'été, c'est la méningite. Ils

sont, auss
Guinée, d
peu d'hyg

Ne ven
courtois, c
sans devan
ple. Les S

Ils se sa
d'onctuosité
mutuellem
d'échapper
main, et, sa
ce geste plu

Ce serai
Les Noirs n

Le salut
comme pou
gauche ave
Fo gunné!

Dans un
en signe de
gnées de poi

Parlerai-je
Rien de pl
beaucoup en

sont, aussi, sujets aux ophtalmies. Notons, enfin, le ver de Guinée, dont on pourrait se débarrasser, semble-t-il, avec un peu d'hygiène.

* * *

Ne venez pas à Toma si vous cherchez des gens polis, courtois, cérémonieux, s'inclinant, se courbant, s'aplatissant devant vous, comme les indigènes du Mossi, par exemple. Les Sans n'ont pas une telle souplesse dans l'échine.

Ils se saluent cordialement, bruyamment, avec un brin d'onctuosité dans le ton. Les yeux dans les yeux, on se serre mutuellement la phalange du médium, en faisant ressort d'échappement pour la faire claquer sur la paume de la main, et, sans abandonner les extrémités digitales, on répète ce geste plusieurs fois, selon le degré de respect et d'amitié.

Ce serait une grossièreté de tendre la main gauche. Les Noirs ne la prennent jamais et la donnent encore moins.

Le salut à distance, se rend en élevant la main droite comme pour bénir, et en soutenant le coude avec la main gauche avec accompagnement de ces mots: "*Fo gunné! Fo gunné! Gunné zo!*"

Dans un palabre, si vous avez bien discoursu, les vieux, en signe de respect et d'assentiment, vous jettent des poignées de poussière.

* * *

Parlerai-je de la musique et des danses?

Rien de plus affreux! Nos gens sont, à ce point de vue, de beaucoup en retard sur les autres Soudanais.

La musique en effet, n'est pas toujours l'art de plaire à l'oreille; en pays noir, c'est plutôt l'art de mettre en mouvement des jarrets, à moins de désigner par un autre nom l'indescriptible tintamarre de nos virtuoses.

Nous connaissons des tam-tams monotones et sourds qui lassent et finalement procurent le bienfait du sommeil; nous nous rappelons les rythmes et le carillon gracieux des orchestres Siémons et Miniankas, les martiales et presque féroces mélodies des Gourounsi; mais, de notre vie, nous n'avons ouï plus horrible cacophonie que celle des tambourinaires et des flûtistes Sans.

Quand aux dances elles sont une gymnastique barbare, dépourvue de grâce, mais, assurément, très efficace pour combattre l'obésité et la neurasthénie.

* * *

Le mariage des Sans—si mariage il y a, au sens académique du mot—ne revêt aucune formalité, soit légale, soit religieuse. Il n'y a pas de cérémonie, pas de réjouissance, pas de trousseau, pas de dot. La femme ne s'unit définitivement à son mari bienveillant que lorsque cela lui plaît. Et c'est bien quelque chose que ce respect du libre consentement de la femme, qui, consciente de sa dignité et de ses droits, ne recule pas devant le plaisir d'en faire étalage à l'occasion.

Où nous l'avons constaté c'est pendant nos travaux d'installation. Plus d'une fois, les ouvriers se trouvèrent immobilisés parce que ces "dames" refusaient de porter de l'eau. Ni chefs de quartier, ni chef de village n'arrivaient à les faire marcher. Il fallait promettre à ces "princesses"

des col
insensil
et un p
plus de
entraîn.

Que
un pos
auprès
mener à

Achev
mort et

Les S
naturelle
neurs fu
fouisseme

Les gu
times d'
gûre de s
vague ou
douceme

Une el
lamentati

La nou
voisins. A

des colliers de perles et du *yo*. Mais, comme elles ne sont pas insensibles à un petit discours, avec beaucoup de patience et un peu de miel, nous obtînmes à la fin des ouvrières plus dociles. Et, quand elles marchent, tout marche avec entrain.

Que n'est-il possible de commencer la mission San avec un poste de religieuses. Les Soeurs feraient merveille auprès de nos Samaritaines, qui seraient bien capables d'amener à la foi tous leurs maris.

* * *

Achevons ces traits de moeurs par quelques mots sur la mort et les funérailles.

Les Sans distinguent par des termes différents la mort naturelle et la mort violente. La première mérite les honneurs funèbres; la seconde n'a droit qu'à un vulgaire enfouissement.

Les guerriers tombés sur le champ de bataille, les victimes d'un assassinat, d'un accident de chasse ou d'une piqure de serpent, sont ensevelis dans une tranchée, en terrain vague ou en dehors du village. Les vieillards qui s'éteignent doucement ont les funérailles traditionnelles.

* * *

Une clameur lugubre et des coups de fusil mêlés aux lamentations des femmes annoncent un décès.

La nouvelle en est portée rapidement dans les villages voisins. Aussitôt les visites de condoléances affluent. En

brillants costumes, les jeunes gens arrivent les premiers au pas gymnastique. Puis, se présentent les personnes âgées et des groupes de jeunes filles.

Pendant quatre jours, devant le corps exposé, ce ne sont que tams-tams, chants, danse, ripaille et beuverie. Tout l'héritage y passe. Les musiciens, en particulier, s'en iront les poches bourrées de cauris. Quant à la jeunesse, c'est pour elle l'occasion de joyeux ébats. Du défunt, personne ne se soucie guère, en dehors des *griots* qui hurlent, moyennant finances, son oraison funèbre.

Au seuil de la maison mortuaire gisent, décapités, des poules, des chèvres, des boeufs. Toute cette viande ne sera mangée qu'après l'inhumation.

* * *

Le quatrième jour, on ouvre le caveau de famille, dans l'enceinte des cases. C'est un puits vertical, étroit, qui aboutit à une galerie horizontale. Les fossoyeurs repoussent dans les coins les cadavres précédemment inhumés. Pour combattre les miasmes pestilentiels qui se dégagent de ce pourrissoir, ils s'humectent d'eau aromatisée les narines et vaquent à leur besogne macabre avec une étonnante bonne humeur.

Enfin, l'heure arrive où le trépassé prend possession de sa dernière demeure. Un "croque-mort" descend par l'orifice étroit dans le caveau, reçoit le corps qu'on introduit debout et le dépose doucement sur le bord du cloaque dans une guenille de linéul. Puis, on scelle la pierre qui ferme l'ouverture et on recouvre le tout d'une bonne épaisseur de terre.

Dans ce
vie future
Sans adme
vaise influ
quemment

Le dépa
rement pas
des adolese
mort d'une
A la pre
ses compag
et, trembla
sous la hou
mieux, elle
" prêtre " .
répand sur
le mauvais

A demi ra
suite chez el
familles am
d'absence, q
nent chez le
On voit qu
peu de chos

Dans cette funèbre cérémonie, rien qui fasse penser à la vie future, comme dans le reste du Soudan. Néanmoins, les Sans admettent la survivance des âmes, leur bonne ou mauvaise influence, et même croient qu'elles apparaissent fréquemment à leurs amis ou connaissances.

* * *

Le départ des vieux pour l'autre monde ne cause ordinairement pas grand chagrin; mais la disparition prématurée des adolescents jette dans la consternation tout le village. La mort d'une jeune fille, en particulier est une catastrophe.

A la première nouvelle du décès de l'une d'elles, toutes ses compagnes se dépouillent sur-le-champ de leurs parures, et, tremblantes, affolées, sans proférer une parole, réunies sous la houlette d'une bonne vieille qui les rassure de son mieux, elles vont implorer quelque puissant fétiche. Le "prêtre" dudit protecteur les accueille paternellement, et répand sur leur tête une poudre souveraine qui conjurera le mauvais sort.

A demi rassurées, elles n'osent cependant rentrer tout de suite chez elles et vont demander provisoirement asile à des familles amies. Ce n'est qu'après une semaine ou deux d'absence, que, la fatale impression évanouie, elles retournent chez leurs parents.

On voit que le bagage religieux des Sans se réduit à très peu de chose. Il n'est pourtant pas absolument nul.

(À SUIVRE)

AFRIQUE

Un ouvrier de la onzième heure

Lettre du R. P. RAUX, des Pères Blancs, missionnaire
à Naddangira (Ouganda)

Il y a quelque temps, j'étais en tournée apostolique à Kavumba, petit centre, pourvu d'une église succursale et évangélisé par deux catéchistes. Avec ma caravane légère, je traversais le village de Mabombwé, dont le chef est la princesse Nakaréma, fille de M'tésa.

Le catéchiste Cyprien marchait en tête avec une bande d'enfants. Il s'arrêta soudain devant une hutte indigène.

Sur l'invitation de la maîtresse du logis, Aliwonya, femme relativement jeune encore et qui tenait par la main deux petits enfants, je pénétre dans la maison.

* * *

A deux pas de la porte, sur un grabat, se trouve étendu un homme d'une soixantaine d'années, perclus, desséché, couvert d'ulcères. C'est son mari, Lusansa.

Ne sachant comment m'exprimer sa joie, le pauvre infirme se soulève autant qu'il le peut et, me tendant ses deux mains amaigries :

“ — Salut à toi, Père! me dit-il. Dieu t'envoie vers un

moribon
ses à te
Je m
“ Je
tre... Q
son Fils
sur une
du Sain
Et, ce
signe de
“ Je s
suis étend
de repos.
dent d'al
baptiser.
Cyprien,
sais plus;
plus.
“ Un jo
pour s'inf
cier de m'
prit pas m
de mon ba
le catéchis
protestant

Tous les
sur les prin
Lusansa et
Il acquiesce

moribond. Approche plus encore, car j'ai beaucoup de choses à te confier et les forces menacent de me trahir. ”

Je m'avance et le bon vieux commence ainsi :

“ Je crois en Dieu tout-puissant, mon Créateur et Maître... Que sa volonté soit faite!... Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, qui est venu sur la terre et qui est mort sur une croix pour nous... Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit! ”

Et, ce disant, il esquisse sur sa poitrine décharnée le signe de la croix. Puis il poursuit :

“ Je sens que je vais mourir. Depuis deux saisons je suis étendu sur ce grabat, et mes ulcères ne me laissent plus de repos. Il y a un mois, j'ai demandé à ceux qui me gardent d'aller chercher les prêtres de Naddangira pour me baptiser. Ils m'amènèrent quelqu'un que je pris pour Cyprien, le catéchiste catholique. Ce qu'il m'a dit, je ne le sais plus; mais il me baptisa le même jour et il ne revint plus.

“ Un jour, Cyprien étant entré dans mon pauvre logis pour s'informer de ma santé, j'en profitai pour le remercier de m'avoir rendu enfant du bon Dieu. Mais il ne comprit pas mes remerciements. Je lui racontai alors l'histoire de mon baptême et la lumière se fit. Au lieu de faire venir le catéchiste de Naddangira, on avait appelé le *teacher* protestant de Mabombwé!... ”

* * *

Tous les assistants sont visiblement émus. J'interroge sur les principaux points de la doctrine catholique le vieux Lusansa et l'invite à se repentir des fautes de toute sa vie. Il acquiesce fermement à tout.

Alors, devant l'assistance agenouillée, je rends à Notre-Seigneur cette âme si bien préparée.

Je lui donne le nom de Pio, en souvenir du vénéré prédécesseur de Sa Sainteté Benoît XV, dont la pensée me revient en ce moment.

* * *

La cérémonie achevée, Pio Lusansa reprend son discours :

“ Père, dit-il, je veux qu'on sache que je suis catholique. Fais venir ma femme, mon frère, mes deux petits enfants, ton catéchiste, toute la suite. ”

Ceux qui le peuvent entrent dans la hutte et font silence autour du vieillard exprimant ses dernières volontés :

“ Je suis enfant du bon Dieu. Vous tous qui êtes ici, entendez-le bien : le Père m'a baptisé dans la vraie religion ! Toi, Aliwonya, ma femme, tu vois, je vais mourir. Nous nous sommes toujours bien entendus. Je veux que tu te fasses baptiser, toi aussi, par les prêtres catholiques. Et vous, mes enfants Sérunjagi et Nakkazi, vous êtes encore petits ; mais écoutez la voix de votre père mourant : je veux que, tous deux, vous embrassiez la religion dans laquelle votre père va mourir. ”

Puis, s'adressant aux assistants, dont plusieurs ont peine à retenir leurs larmes, il ajoute :

“ Vous êtes tous mes témoins, ayez pitié de mes enfants ! ”

J'avoue que j'étais fort ému. Jamais je n'avais assisté à une semblable scène.

* * *

Pio Lusansa a cessé de souffrir. Sa femme Alywonya est catéchumène et l'un de ses petits enfants vient d'être baptisé !